

BIBLIOGRAPHIE

CATHOLIQUE

REVUE CRITIQUE

des Ouvrages de Religion, de Philosophie, d'Histoire, de Littérature, d'Éducation, etc.

Destinée

A TOUTES LES PERSONNES QUI AIMENT A BIEN CONNAÎTRE LES LIVRES QUI PARAISSENT,
SOIT POUR LES LIRE ELLES-MÊMES,
SOIT POUR EN PERMETTRE, EN CONSEILLER OU EN DÉFENDRE LA LECTURE

Paraissant le 25 de chaque mois

TOME LXVII

JANVIER A JUIN 1883

On s'abonne à PARIS
AU BUREAU DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE
RUE BONAPARTE, 31

EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

Chez tous les libraires

Droits de traduction et de reproduction réservés.

2694. -- ABBEVILLE. — TYP. ET STÉR. GUSTAVE RETAUX.

Revue des Deux-Mondes.

1^{er} JANVIER. — I. La ferme du Choquard, troisième partie, par M. Victor Cherbuliez, de l'Académie française. — II. Un sectaire Russe, par M. Eugène Melchior de Vogüé. — III. Les biens d'Orléans et la loi de décembre 1872, par M. G. de la Magdeleine. — IV. La Bosnie et l'Herzégovine, après l'occupation austro-hongroise, par M. le vicomte de Caix de Saint-Aymour. — V. La reproduction artificielle des minéraux et des roches par M. Fouqué, de l'Académie des sciences. — Le livre de M. de Broglie sur Frédéric II et Marie Thérèse par M. G. Valbert. — VII. Revue dramatique. Théâtre du Vaudeville. Fédora de M. Sardou par M. Louis Ganderax. — VIII. Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — IX. Le mouvement financier de la quinzaine. — X. Bulletin bibliographique.

15 JANVIER. — I. La ferme du Choquard, 4^e partie, par M. Victor Cherbuliez. — II. La décadence de la Prusse après Frédéric II, par M. Albert Sorel. — III. La personnalité humaine, d'après les théories récentes, par M. Emile Beaussire. — IV. Benvenuto Cellini et Jean de Bologne, par M. Henry Houssaye. — V. 1. La Bosnie et l'Herzégovine, après l'occupation austro-hongroise. II. Serajewo, la question agraire en Bosnie, par M. le vicomte de Caix de Saint-Aymour. — VI. Classiques et Romantiques à l'occasion d'un livre récent, par M. Ferdinand Brunetière. — VII. Monte-Carlo, par M. Edmond Plauchut. — VIII. Une fête archéologique à Rome, par M. A. Geoffroy. — IX. Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. — X. Le mouvement financier de la quinzaine. — XI. Bulletin Bibliographique.

Scuola (la) cattolica

31 DÉCEMBRE. — Le dogme de l'Immaculée-Conception expliqué par Mgr l'Archevêque de Gênes, à propos d'une lettre sur l'*O-*renus de l'Immaculée-Conception. — Mgr Pietro Rota : Commentaire du Syllabus ; erreurs à

propos de la morale naturelle et de la morale chrétienne. — Mgr Pietro Balan : Le serment politique. — Giuseppe Ruffoni : Un défenseur nouveau et inespéré de l'Index. — P. Luigi Nicora : L'Inquisition. — D. G. Perin : Saint Thomas, Dante et la philosophie. — P. Valerga ; Parallèle de A. Rosmini et B. Spinoza. — Revue de la presse : Institutiones juris publici ecclesiastici, par Felix Cavagnis ; Abraham, par Fr. Miglior (G. M. Berardinelli). — D. Panizzi : Nouvelles politiques.

Tour (le) du monde.

23 DÉCEMBRE. — La Syrie d'aujourd'hui, par M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'Instruction publique. — Texte et dessins inédits. — Treize gravures de Taylor, E. Ronjat et Barclay.

30 DÉCEMBRE. — La Syrie d'aujourd'hui, par M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, chargé d'une mission scientifique par M. le Ministre de l'Instruction publique. — Texte et dessins inédits. — Douze gravures de Taylor, Tofani et P. Sellier, avec une revue géographique par MM. C. Maunoir et H. Duveyrier.

6 JANVIER 1883. — La Perse, la Chaldée et la Susiane, par M^{me} Jane Dieulafoy, officier d'Académie. — 1881-1882. — Texte et dessins inédits. — Dix gravures de Y. Franishnikoff, Barclay, Taylor, H. Clerget et D. Lancelot, avec une carte.

13 JANVIER 1883. — La Perse, la Chaldée et la Susiane, par M^{me} Jane Dieulafoy, officier d'Académie. — 1881-1882. — Texte et dessins inédits. — Dix gravures de Y. Franishnikoff, Barclay, Taylor, Tofani et Ronjat.

20 JANVIER. — La Perse, la Chaldée et la Susiane, par M^{me} Jane Dieulafoy, officier d'Académie. — 1881-1882. — Texte et dessins inédits. — Onze gravures de Y. Franishnikoff, Barclay, Taylor et Marcelle Lancelot.

Bureaux à la librairie Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, à Paris.

Le Gérant :

G. RETAUX.

A. — 32. ANNÉE (1^{re}) LITURGIQUE, par le R. P. DOM PROSPER GUÉRANGER, abbé de Solesmes. Deuxième volume de la continuation : *Le temps après la Pentecôte* Tome II. 1 vol. in-12 de 584 p. (1883). Paris et Poitiers, Oudin. 3 fr. 75.

Ce sera une bonne nouvelle, pour nos lecteurs, que l'annonce du second volume de la continuation de l'*Année liturgique*. Il suffirait de la signaler à ceux qui connaissent déjà la plume savante et pieuse, chargée d'achever l'œuvre si appréciée de Dom Guéranger. Ce volume renferme le *Propre du temps* depuis le quatrième dimanche après la Pentecôte jusqu'à la fin de l'année ecclésiastique. Comme les fêtes des Saints qui tombent dans cette période n'ont pas de connexion fixe avec le *Propre du temps*, par suite de la mobilité de la fête de Pâques, elles sont renvoyées à un troisième volume. La liturgie dominicale fournit donc toute la matière du volume que nous annonçons. Il en résulte que cette partie de l'ouvrage diffère, par son caractère, assez sensiblement des précédentes. Cela tient à la nature du sujet. Suivant la belle remarque de l'auteur, la série des temps et des solennités depuis l'Avent jusqu'à la Pentecôte en faisant passer sous nos yeux toute la suite des mystères de notre salut, « retraçait un drame sublime qui nous tenait en haleine ». Mais, après la descente du divin Esprit, ce drame est consommé, et, dans la moitié de l'année qui reste, la sainte Liturgie ne saurait plus « exciter notre attention par l'intérêt toujours croissant d'une action qui se précipite vers son dénouement ». En revanche, elle va nous offrir une variété d'épisodes, ou glorieux ou touchants, instructifs toujours, et « apportant chacun son élément spécial pour le développement des dogmes de la foi, ou pour l'avancement de la vie chrétienne. » Ainsi l'intérêt n'a fait que changer d'objet, et il demeure réel et profond dans cette partie comme dans les autres. Nous ne pouvons signaler en détail les richesses que le vénérable auteur a su tirer de cette liturgie dominicale. Naturellement il s'est attaché surtout aux Épîtres et aux Évangiles ; il en a développé le sens dogmatique et moral avec une abondance, une élévation et une sûreté de doctrine également remarquables. On y sent un esprit imprégné de saine théologie et surtout nourri de l'Écriture Sainte, dont les divines paroles, heureusement amenées et groupées, ne forment pas seulement l'ornement, mais pour ainsi dire la trame de son exposition. On y sent aussi un cœur rempli de l'amour de Jésus-

Christ et des âmes ; partout, en définitive, il ramène le lecteur au grand but de la liturgie catholique et de toute la religion, c'est-à-dire à l'union plus étroite avec Jésus-Christ, laquelle est l'essence de la vie chrétienne ordinaire aussi bien que de la sainteté la plus parfaite. Le langage est simple et grave, comme il convient à un livre fait pour les heures du recueillement et de la prière ; clair, jusque dans l'expression des plus hautes doctrines. On trouvera, croyons-nous, un véritable charme dans le commentaire de certains récits évangéliques, par exemple, de la guérison du sourd-muet, au onzième dimanche après la Pentecôte. Dans l'explication des Évangiles du huitième et du neuvième dimanche, l'auteur avait à rappeler les malheurs inouïs par lesquels Dieu châtia la cité déicide ; il s'étend avec raison sur ce sujet qui renferme de si fortes leçons, et son récit des derniers jours de Jérusalem est un tableau vivant de cette terrible tragédie. Mais il est inutile de nous appesantir sur les mérites de ce volume.

Tous ceux, et ils sont nombreux, qui possèdent ses aînés, voudront l'acquérir. Puisse l'ouvrage entier gagner beaucoup de nouveaux lecteurs ! Il en est peu d'aussi propres à répandre la vraie piété et l'amour de l'Église. Enfin, Dieu veuille donner aussi au pieux successeur de Dom Guéranger le moyen d'achever bientôt l'œuvre qui lui est confiée !

JOS. BRUCKER S. J.

Y. — 33. COURS D'INSTRUCTION MORALE ET CIVIQUE

à l'usage des instituteurs et institutrices, des aspirants et aspirantes au brevet supérieur de l'enseignement primaire rédigé pour répondre au programme officiel, par Georges DUMESNIL, ancien élève de l'école normale supérieure, professeur agrégé de philosophie. 1 vol. in-18 jésus de XVIII-286 p. (1882). Paris, Delagrave. 2 fr. 50.

Y. — 34. LA MORALE DANS L'ÉDUCATION, par Mme COIGNET. 1 vol. in-18 jésus de XIV-288 p. (1883). Paris, Delagrave. 3 fr.

3. — 35. ÉLÉMENTS DE MORALE, précédés de notions élémentaires de psychologie, par M. Henri JOLY, doyen de la faculté des lettres de Dijon, professeur suppléant de philosophie à la faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-12 de LII-244 p. (sans date) Paris, Delalain. 2 fr. 50.

3. — 36. COURS DE MORALE ET NOTIONS D'ENSEIGNEMENT CIVIQUE, rédigés conformément au programme du 18 juillet 1882, par M. ALLOU. 1 vol. in-18 jésus de 160 p. (1882). Amiens, Delattre-Lenoel; Paris, Delagrave. 1 fr.

Le cours de M. Dumesnil « a été professé d'abord devant un auditoire de jeunes filles. » Aussi l'auteur n'a rien de plus pressé (p. 12)

que d'enseigner aux jeunes « citoyennes » à maudire l'ancien régime, et à reconnaître « la place qu'après tout elles sont appelées à tenir dans notre société moderne, en tant que femmes. » Écoutons bien. La Révolution, qui doit naturellement avoir créé le soleil, a découvert que la femme devait être « la compagne de l'homme ». Qu'était-elle donc en France, avant 89 ? « La servante passive. » (p. 14). Bien trouvé ! Comme chez les musulmans ! » Il est incontestable », dit l'auteur d'un ton doctoral, « que la loi sociale de la condition de la femme avant 1789 était l'asservissement. Voyez les instructions de madame de Maintenon sur l'éducation des jeunes filles à Saint-Cyr. Tout doit concourir à supprimer, à anéantir en elles la volonté. Pourquoi ? C'est qu'elles ne doivent jamais être appelées à s'en servir. » On reste stupéfait... Est-ce ignorance de notre histoire, de notre littérature ? Mais un ancien élève de l'école normale supérieure ! Est-ce mauvaise foi ? Mais un professeur de morale ! Je préfère expliquer le cas de M. Dumesnil par un « anéantissement de la volonté » et de la pensée personnelle devant l'inflexible *dogme* révolutionnaire et républicain, qui ne manque pas de fanatiques, c'est ce que l'on appelle la *libre* pensée par une amusante ironie ; et je lui conseillerai de se mettre à l'école de madame de Maintenon et de penser par lui-même autant que les femmes de l'ancien régime. « Madame de Veilhant », nous racontent les Dames de Saint-Cyr, « interrogée un jour, dit que Rodriguez, l'auteur de la pratique de la perfection chrétienne, répondait à la question. Madame de Maintenon l'interrompant vivement lui dit : Je veux votre pensée, ma sœur, et non pas celle de Rodriguez. *Elle exigeait que les élèves fissent de même effort pour penser et pour parler d'elles-mêmes.* »

Mais voici où l'éducation républicaine est incontestablement en progrès sur madame de Maintenon et l'ancien régime. « Bien qu'à la cérémonie civile du mariage, le maire, *par un reste des anciennes idées* qui a passé dans notre droit moderne, avertisse la jeune épouse qu'elle devra l'obéissance à son mari, il n'en est guère, vous le savez, qui ne considère (sic) tout de même le mariage comme l'ère de la liberté, s'ouvrant après la période de dépendance et de contrainte où *nos mœurs détiennent encore* la jeune fille. Quant à moi, je le déclare hautement, elles ont raison. » (P. 13). Comme ils savent flatter agréablement un jeune auditoire féminin, ces Messieurs ! Allons ! plus d'obéissance au mari ! en attendant d'affranchir, par un autre changement de nos mœurs, la jeune fille elle-même, que ses parents « détiennent » encore ! Après cela l'auteur a beau protester : « Assu-

richement des pauvretés. » (1) N'auriez-vous point la curiosité de continuer le parallèle ? Je vous recommanderais alors le paragraphe intitulé : *les victimes de Boileau*, dans M. Merlet (ce que j'en ai cité n'est que le début) et ce chapitre de M. Nisard : *Des obstacles et des secours que trouve Boileau dans sa tâche de législateur de la poésie française.* (2). Je me trompe : M. Merlet cite une fois M. Nisard, dans son texte même, (p. 219) mais sans indiquer sa référence.

Pourquoi M. Merlet a-t-il passé sous silence les *Satires*, les *Épîtres*, et même le *Lutrin* ? N'y avait-il donc qu'à tout approuver dans l'*Art poétique* ? ce début du premier chant est-il bien digne d'un chrétien du xvii^e siècle ? Quelles vues étroites, quelles mesquines idées dans cette division des genres !.. Boileau n'a pas même l'air de soupçonner ce qu'est la littérature dans la vie et dans l'histoire d'un peuple. A dire vrai, malgré toutes les réserves qu'il faut apporter à tant de titres, j'estime que l'*Invention* d'André Chénier a plus de profondeur à la fois et d'élévation que l'*Art poétique* ; surtout je lui préfère la *Poétique nouvelle* de Brizeux, si large, si pleine de hautes et nobles pensées ! Le poème didactique de Boileau est une sorte de *livre de cuisine*, à l'usage des rimeurs ; recettes et procédés, pour la confection d'un sonnet, d'une épopée ou d'une ode. De là sort cette chose grotesque qui a nom : *Ode sur la prise de Namur* !

Sur Bossuet et sur Fénelon, M. Merlet est exact, mais sans originalité. Il ne montre peut-être pas assez combien Fénelon est un écrivain à part. Où je proteste surtout, c'est dans l'article sur Voltaire. Je n'ai plus l'espace suffisant pour reprendre çà et là les choses quelque peu erronées auxquelles M. Merlet accorde une trop facile créance. Il se trompe très gravement, ce me semble, quand il voit dans Voltaire « *le plus français de nos écrivains* » (p. 551.) A mes yeux, ce serait plutôt La Fontaine, ou Molière. L'un et l'autre ont le don d'émouvoir, mais avec je ne sais quoi de discret, de sobre, qui est bien dans notre caractère. A Voltaire, il manque le cœur ; vice irrémédiable ; crime irrémissible !

Tel est ce premier volume. J'ai souligné les faiblesses. En terminant, je dirai que, malgré tant de défaillances, il reste instructif, d'un intérêt varié et soutenu et qu'il offre, sous une forme

1. *Études*. p. 217 et 218 ; et pas un renvoi à Nisard. A la fin du paragraphe précédent, on trouve en notes, après une citation : Voir M. Nisard. *Hist. de la litt. fr.* : franchement, est-ce suffisant ?

2. P. 278, édit. citée.

agréable, le résumé des critiques les plus autorisés et les plus surs.

PAUL LALLEMAND,

Prêtre de l'Oratoire, agrégé de l'Université.

4. 5. — 40. EXPOSITION DU DOGME CATHOLIQUE. GOUVERNEMENT DE JÉSUS-CHRIST. — Conférences de Notre-Dame de Paris ; Carême de 1882 : par le T. R. P. MONSABRÉ des Frères-Prêcheurs. — Seconde édition. 1 vol. in-12 de 424 p. (1882). Paris, Baltenweck. 3 fr.

Cette large exposition de nos croyances catholiques, qui attire chaque année autour de la chaire de Notre-Dame un si grand nombre d'auditeurs, et que nous avons analysée pour les précédents volumes, a été commencée en 1873. On y a vu, d'abord, l'existence, les perfections, la vie propre de Dieu : sujet immense, qui n'a pas occupé moins de deux années. Il est un Dieu, et ce Dieu agit : quelle est son œuvre ? Il est un Dieu, et ce Dieu gouverne son œuvre : quel est ce gouvernement ? Ceci nous amène à l'Incarnation, à tout ce qui l'a précédée et préparée, et tout directement à la personne de Jésus-Christ. Ses perfections, son apparition parmi les hommes, les merveilles de sa vie, son œuvre de lumière et de rédemption, nous furent présentées aux conférences des trois dernières années ; c'est aujourd'hui, on vient de le voir, du *gouvernement de Jésus-Christ* que nous entretiendra l'orateur sacré.

Comme il est impossible, dit-il, de contempler l'univers sans y reconnaître l'action féconde et toute-puissante d'une cause supérieure, il est impossible de contempler l'Église sans y reconnaître l'action féconde et toute-puissante du Christ. « Il ne suffit pas de
« créer un monde, il faut le gouverner. Dieu créateur est providence
« dans son œuvre. J'attends donc du créateur de l'Église une action
« providentielle, universelle, incessante, comme celle qui préside
« aux destinées de la nature ; un gouvernement divin, dont les saintes
« lois, toujours obéies, perpétuent l'existence et assurent la perfec-
« tion du monde spirituel dont nous avons étudié l'origine, la na-
« ture et les propriétés. Ce gouvernement existe : le Christ a pourvu,
« par une admirable organisation, à l'ordonnance de son ouvrage,
« au fonctionnement régulier de ses saintes énergies, au perfection-
« nement de la vie surnaturelle qu'il lui a communiquée, à la fusion
« visible et latente de ses éléments. » (PP. 4-5).

C'est pourquoi il y a lieu d'étudier comment Notre-Seigneur, invisible à l'œil humain, prolonge son action dans son Église par l'autorité qu'il y a constituée, — comment cette autorité gouverne les âmes, — comment elle est armée pour sa défense, — comment elle doit vivre au milieu des sociétés humaines et les soumettre à sa haute influence ; — comment, enfin, s'établissent, entre l'Église visible et l'Église invisible, les mystérieux courants de la grâce et de la communication des mérites. — Voilà un plan élevé, en bien des points nouveau, et qui fournira de belles occasions d'expliquer le fameux *cléricalisme*, terreur des intrigants, des menteurs et des dévoyés, et de le venger de leurs calomnies.

Nulle société ne peut subsister sans une autorité. C'est aux Apôtres, fondateurs de la société chrétienne, que Jésus-Christ a conféré la charge et le droit de la gouverner. Au long des âges, les Apôtres revivent dans leurs successeurs. C'est le gouvernement monarchique, admirablement tempéré. Magistère intellectuel, puissance législative, pouvoir judiciaire, force répressive et coercitive, en sont les attributs ; et cela dans l'*immutabilité* et dans l'*infaillibilité*. Ce que l'Église a dit au commencement, elle l'a toujours dit. Pendant qu'autour d'elle l'esprit philosophique tourne dans une infinité de systèmes où lui-même a peine à se reconnaître, qui ne profitent guère à la vérité, et point du tout à la consolation de l'homme, l'Église ne varie dans aucun de ses dogmes ; elle embrasse l'homme tout entier pour l'éclairer, le soutenir, le parfaire. Les siècles n'y ôtent, n'y ajoutent rien.

Au sommet de la sainte monarchie nous apercevons la plus sainte et la plus grande des majestés : le Souverain-Pontife. Or, rien n'est plus certain que son pouvoir, et rien n'est plus complet. L'Écriture, les Pères, les Conciles, toute l'histoire, le démontrent avec éclat. La Papauté est l'Eucharistie du gouvernement divin. Non que le Pape soit personnellement impeccable, non que son pouvoir absorbe celui des évêques ; mais tout l'édifice de Jésus-Christ repose sur lui comme sur la pierre fondamentale.

Voici le gouvernement des âmes. L'homme, créé pour la vérité, a besoin qu'on la lui donne, et puis qu'on la lui conserve. L'Église est là, au nom de Dieu, pour ce double office. Quelles vérités enseigne-t-elle ? Comment les enseigne-t-elle ? Comment les met-elle à la portée de tous les esprits ? — Cette magistrale conférence, la troisième du volume, ne peut s'analyser en quelques lignes : il faut nous contenter de la signaler parmi les autres.

Tout gouvernement possède, à peine de n'être rien, le pouvoir de répression : l'Église le possède donc elle-même. Sur ce point, l'éminent orateur établit le droit de l'Église à l'encontre de ceux qui, faisant partie de sa société, contestent ses lois, les méprisent et les violent, et il en décrit les diverses formes. Passant au terrain des faits, il s'applique à justifier l'usage qu'en a fait l'Église : ici reviennent ces questions, sans cesse ramenées sur le tapis, des guerres de religion, de l'Inquisition, des excommunications, de l'alliance avec les pouvoirs temporels et l'absolutisme de certains princes, etc. Les réponses du P. Mousabré sont péremptoires, et il peut s'écrier en terminant (p. 235.) « Messieurs, je convoque en vos
 « âmes chrétiennes la loyauté, l'impartialité, la froide raison, le bon
 « sens, présidés par l'esprit de foi, et je leur pose cette question :
 « Accusée d'outrecuidance, d'ambition, d'usurpation, de tyrannie, de
 « cruauté, de barbarie, dans l'exercice de son pouvoir coercitif,
 « l'Église est-elle coupable ? Et j'entends la réponse de ce vé-
 « nérable jury : Non, non, mille fois non, l'Église n'est pas cou-
 « pable ! »

Non moins importante, plus actuelle encore, est la conférence suivante: *l'Église et les sociétés humaines*. Que de justes pensées, que de tableaux pleins de vérité !

Enfin, nous saluons l'admirable unité créée par ce gouvernement divin entre le ciel, la terre, le purgatoire, mystère de la communion des saints. Quelles sont les lois de cette communion ? Quels biens y sont mis en circulation ? Cette unité merveilleuse déborde tous les siècles et tous les mondes. Le Christ est tout en chacun des membres de son corps mystique, et il tient sous sa dépendance la circulation des biens spirituels qui leur sont communiqués. — « Sainte Église
 « de mon Dieu, ce dogme grandiose et consolant achève de nous
 « révéler ta beauté, et dans ta beauté la divinité de ton créateur.
 « Semblable au ciel, tu nous as montré tes splendeurs dans les in-
 « communicables caractères qui te distinguent de toutes les sociétés
 « humaines : aujourd'hui tu nous montres, dans ton gouvernement
 « extérieur et intime, l'ordre et l'harmonie de tes mouvements. La
 « lumière et l'harmonie, c'est ce qui ravissait le Psalmiste lorsqu'il
 « s'écriait : *Cæli enarrant gloriam Dei*. Encore une fois, je lui em-
 « prunte son cantique, et, plus pénétré que lui d'admiration pro-
 « fonde, plus ivre que lui d'enthousiasme divin, je m'écrie : L'Église
 « publie la gloire du Christ, *Ecclesia enarrat gloriam Christi !* »
 (P. 338).

Grâce à des notes abondantes et savantes, ces discours sont d'ailleurs des traités théologiques complets.

V. POSTEL.

5. R. — 41. **HISTOIRE DE MADAME DU BARRY, d'après ses papiers personnels et les documents des archives publiques**, par M. Charles VATEL. Tome I^{er}. 4 vol. in-18 jésus de LIV et 505 p. (1883). Versailles, Bernard. 5 fr.

Pourquoi, diront quelques-uns, cette histoire en plusieurs volumes d'une femme qui fut la honte d'un règne ? N'a-t-on pas assez raconté par le menu les scandales de sa vie privée et de sa vie publique ? A quoi bon remuer de nouveau cette fange, sinon pour avilir la royauté, ou pour satisfaire les appétits friands de gravelures ? A ce reproche, s'il se produisait, M. Vatel répond d'avance qu'il est utile de faire sur cette triste favorite une étude *critique et documentaire*, qu'il apporte des pièces inédites ou peu connues, laborieusement puisées dans beaucoup d'archives, notamment dans celles de Versailles, qu'il a eu d'ailleurs par Mademoiselle de La Neuville, cousine de madame du Barry, communication des lettres de celle-ci, puis d'autres correspondances des personnes avec lesquelles « cette dernière avait été en rapport. » Ces papiers, grâce à l'obligeance de l'auteur, avaient été publiés partiellement par M. Le Roy (1859) dans les *Mémoires de la Société des sciences morales* de Versailles. Mais les travaux de M. Le Roy, ajoute M. Vatel, sont loin d'être exacts, bien qu'ils soient « ce qui a paru de plus sérieux sur madame du Barry. » De là un examen rectificatif qui ensuite s'est étendu à plusieurs ouvrages sur le même sujet ; de là un exposé de faits discutés et prouvés, une élimination d'anecdotes apocryphes. (Introduction, p. VII.)

Telle est, suivant M. Vatel, la raison d'être de son grand travail. Il ne veut ni ravalier à plaisir la monarchie, ni se mettre au service de curiosités immondes ; il désire apprendre au public si réellement la favorite de Louis XV est descendue aussi bas qu'on le suppose, quels ont été ses vrais antécédents avant son entrée à la Cour, quelles influences elle y a exercées, quelle part elle a prise aux rivalités politiques qui ont agité les dernières années du monarque. C'est l'objectif de ce volume qui, naturellement, se trouve ainsi justifié devant l'histoire.

Reste la question de savoir si le but a été, je ne dis pas consciencieusement, mais véridiquement atteint par l'auteur.

Est-ce une apologie de madame du Barry qu'il nous présente ? Non, dit-il, en se défendant de cette imputation avec vivacité. C'est simplement la vérité qu'il cherche. Il n'entreprend certes pas de blanchir la femme qui a laissé de lamentables souvenirs, mais il croit qu'à certains égards on a chargé sa mémoire d'inculpations imméritées, et il tient à honneur d'être redresseur de torts historiques.

Citons :

« Les fautes (disons les *hontes*) de madame du Barry sont patentes, « avérées, il n'est nul besoin d'en augmenter le nombre ; le concu-
« binage public de quatre années avec Jean du Barry, dit le Roué,
« l'amant d'abord et ensuite le proxénète de Jeanne Vaubernier,
« (plus tard madame du Barry) ;

« Le mariage avec Guillaume du Barry, frère du précédent et le
« cortège d'actes faux qui accompagne cet acte ;

« La présentation à la Cour et toutes ses conséquences, le contact
« avec les filles du roi, avec ses petits-fils, avec la dauphine Marie-
« Antoinette ;

« La présence de la concubine à la Chapelle, aux revues, aux
« dîners de la famille royale ;

« Les prodigalités insensées au préjudice du Trésor appauvri. »
(Introduction, p. 41.)

Voilà les *griefs*, (il faut dire les révoltantes ignominies) que M. Vatel avoue, et cela suffirait, à défaut d'autre chose, pour démontrer aux plus difficiles l'impartialité de ses intentions ; mais sa loyauté n'est-elle jamais surprise par une sorte d'entraînement qui ressemblerait aux illusions du parti pris ?

Dans sa longue *Introduction*, il daube vigoureusement, et à bon droit, sur madame de Pompadour que M. Le Roy, observe-t-il, avait trop ménagée ; il parcourt l'Europe et ne trouve que dissolution scandaleuse sur les trônes ; mais il oublie dans ce tableau, dont les couleurs sont un peu vives ; la double action corruptrice de la franc-maçonnerie et du philosophisme. Il nous entretient ensuite, sans nécessité, de mademoiselle Romans, concubine de Louis XV, et à propos de ce prince, sorte de *tête de Turc* pour sa censure, il décrit avec étendue ce qu'il croit être le *harem du Parc-aux-cerfs*. Il est malaisé de croire que la maison de ce parc n'ait pas été témoin de relations criminelles. Des contemporains dignes de foi, entre autres le duc de Luynes, sont très explicites sur ces désordres. Mais avec cela que de racontars trop écoutés par le nouvel historien ! Barbier lui-même avoue qu'on a fait bien des *contes* sur le Parc-aux-

aussi bien que l'art de tourner un alinéa. Sain et solide, ni pose ni clinquant. Point de tics non plus, mais les tons variés et naturels de la conversation. Le style de Bersot ne recherche pas l'éclat; il lui manque sinon la chaleur du moins la passion, sinon l'éloquence du moins l'ardeur des tempéraments de combat. Ce en quoi il excelle, c'est à analyser des états, à décrire des situations. Il se plaît au trait délicat et malicieux, décoché au détour d'une phrase, avec une bonhomie apparente. Il a une ironie à lui, celle de la réserve incidente, de la réserve quasi involontaire. Toutes ses qualités ont quelque chose de contenu; son travail est fin, dans ce ton discret qui s'abstient de souligner les intentions, ou, si l'on aime mieux, il travaille à l'estompe, relevant par-ci par-là ses demi-teintes d'un coup de crayon rapide et net. Il aime à se laisser deviner. » Nous terminerons en indiquant quelques-uns de ces traits. N'est-elle pas jolie et ne rappelle-t-elle pas les maximes de La Rochefoucauld cette pensée qui termine un développement sur l'habitude que nous avons de nous comparer aux autres pour nous élever au-dessus d'eux : « Si l'homme se voyait tel qu'il est, il ne pourrait pas *se supporter*; la Providence lui a donné la vanité qui fait qu'il s'aime. » Et ce refrain mélancolique d'une personne qui comme Michelet se résignerait à manger une alose n'ayant plus que les arêtes et la peau, ou une poule étique : « Elle est maigre, mais elle a vécu ! »

Nous espérons avoir suffisamment montré que M. Bersot était un moraliste délicat. Le lecteur trouvera souvent des pensées justes et sensées sous la forme de badinages charmants ou de dissertations pleines de délicatesses.

Qu'a-t-il donc manqué à M. Bersot pour être un moraliste et un philosophe complet? La connaissance de la vérité. Il aspirait à diriger les âmes, et la morale qu'il leur enseignait n'avait ni base ni sanction. Il croit à l'immortalité, au devoir, mais *l'idée de Dieu* lui semble de moins en moins nette. Et cependant il prie ce *Dieu hypothétique* de sauver la France et la liberté et de lui permettre de revoir un jour ceux qu'il aime. (Notice, p. LXXXI.) Que de contradictions! Aussi l'observateur habile, le fin psychologue arrive-t-il pour dernier résultat à la philosophie du malheur. M. Bersot fut un stoïcien, égaré au dix-neuvième siècle. Il n'hésita pas à briser sa carrière pour obéir à ses convictions, atteint d'un mal horrible, il souffrit avec courage et mourut en proie à la plus profonde tristesse. Nul mieux que lui ne peut donc servir à démontrer l'impuissance de l'homme à diriger sa vie, sans le secours d'une foi qui

éclaire sa marche et soutienne son courage. Sans elle on aboutit fatalement à la conclusion de M. Bersot. « La vie est-elle bonne ? est-elle mauvaise ? je n'en sais rien... Il n'y a qu'une chose sûre, c'est que rien n'est sûr. (P. 14.)

Ajoutons à cela que M. Bersot se faisait d'étranges illusions sur la puissance de la philosophie qu'il enseignait. Qui ne s'étonnerait en l'entendant proclamer que les philosophes actuels « ont vigoureusement combattu la philosophie matérialiste, qu'ils l'ont *combattue et détruite*. » Les gens que tue M. Bersot se portent assez bien, et si la vie n'a pour but que la satisfaction d'une *bonne manie* (p. 25) où « à défaut d'un goût, un devoir » (p. 26), ils n'ont vraiment pas tort. Il est vrai que M. Bersot donne la préférence au devoir sur la manie. Encore ce devoir n'est-il pas sévère, puisqu'il permet à Rousseau de se conduire comme chacun sait, sans encourir le blâme du moraliste, et à Voltaire d'user de *merveilleuses habiletés* sans que notre auteur trouve dans les mensonges et les calomnies dont ses ouvrages sont remplis autre chose qu'un *art amusant*.

Les limites de ce compte-rendu ne nous permettent pas d'insister davantage. Que nos lecteurs nous permettent de les renvoyer à un article publié par le P. Clair dans le *Contemporain* (1). L'auteur compare M. Bersot à son condisciple de l'École normale le P. Olivaint. Rien ne saurait mieux faire comprendre la différence de la morale chrétienne et de la morale philosophique, que la comparaison de ces deux hommes.

E. BEURLIER.

5. — 95. **PRATIQUE (1a) DE L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN** *d'après les vrais principes ; faisant suite à la Pratique de l'Éducation chrétienne* : Ouvrage dédié aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes, par le P. A. MONFAT, Mariste. (Grammaire et Littérature). 1 vol. in-18 jésus de 528 p. (1883). Paris, Bray et Retaux. 3 fr. 50.

Ce que nous avons dit des deux précédents ouvrages sur l'enseignement dus au R. P. Monfat explique le bonheur que nous éprouvons à annoncer l'apparition du troisième et dernier volume de cette belle trilogie (V. nos tomes LIII^e, p. 374; LXIII^e, p. 136). Nous disons *bonheur*, et c'est bien cela : car il nous paraît impossible de rencontrer sur la matière un travail plus savant, plus complet,

(1) Janvier 1883.

plus élevé, plus pratique, plus magistral. L'auteur, du reste, met à contribution tous ses prédécesseurs ; les nombreuses et intelligentes citations qu'il en fait sont un des charmes de cette lecture. Et puis, nous l'avons observé, le P. Monfat n'est point un simple théoricien, un assembleur ingénieux de séduisants systèmes : il parle sur une longue expérience, et après des succès non contestés. Il connaît la jeunesse, ses aptitudes, ses défauts, ses besoins ; il connaît les méthodes, les programmes, les utopies comme aussi les vraies voies ; il connaît son temps, et, à bon droit, n'en est point enthousiasmé outre mesure, en particulier à l'égard de l'Université et des étranges remaniements et systèmes qui achèvent de la désorganiser, de la déshonorer, en nos jours de glorieuse fatuité. Combien, à côté d'ouvrages comme ceux-ci, sont indigents et abaissés les *Manuels* des Compayré et des Paul Bert ! Aussi sont-ils tout différents, les élèves de ces deux écoles : la marque de fabrique leur reste au front toute la vie, non pour l'honneur des laïciseurs enragés, patentés, décorés et payés. C'est l'antagonisme de deux principes, l'un divin qui traite l'homme en enfant de Dieu et le ramène à Dieu, l'autre né de la terre et faisant tout converger vers la terre, l'âme elle-même, qu'il découronne.

La pensée-mère du R. P. Monfat est toute là. C'est l'âme qu'il veut dégager, éclairer, fortifier, *élever*, dans l'œuvre de l'éducation. Voilà d'un seul bond laisser bien loin derrière lui les réglementateurs infirmes du matérialisme officiel. — « L'âme intelligente et libre ? » C'est elle, elle seule, que Dieu a proprement marquée du sceau de son image. Mais, cette image, il en fournit seulement l'ébauche, et il veut qu'elle l'achève : ce sera le grand effort de la vie humaine » (p. 8) ; et tout d'abord de l'éducation qui la prépare et la façonne. Le premier volume, intitulé *Les vrais Principes de l'Éducation*, développait cette thèse, et le second, *Pratique de l'Éducation chrétienne*, en donne les formules, l'esprit et les moyens, dans la conduite effective de la jeunesse. Le troisième, celui-ci, fait la même opération (qu'on m'excuse de ce mot) quant à l'*Enseignement*.

Éducation et enseignement ne sont point la même chose : on est obligé de le répéter très-haut, en ce moment où les notions les plus élémentaires du bon sens et de toute tradition sont étouffées sous le fatras des mots et sous la massue d'imbéciles solennels. L'une forme le cœur, c'est-à-dire l'homme véritable ; l'autre fournit à l'esprit sa nourriture et les ressources de sa vie propre. Nos maisons catho-

liques ont maintenu cette distinction fondamentale, et font marcher de pair le double travail ; c'est leur supériorité et leur force, que l'ennemi ne leur pardonne point.

Dans l'*enseignement* même, dans les simples leçons de littérature, de grammaire, de mathématiques et d'histoire, il y a une grande place, une place légitime et nécessaire pour l'*éducation* chrétienne et pour la formation du cœur. Le P. Monfat, en ce dernier volume, nous en révèle le caractère et la méthode, et il le fait, encore une fois, avec une sûreté de coup d'œil et une abondance de doctrine et de faits qui rend ce livre singulièrement attachant pour tout lecteur sérieux. Analysons-le.

L'ordre est la condition nécessaire de toute chose viable : il le faut donc très-précis dans l'enseignement. Là-dessus nous relevons les inexplicables erreurs de l'école révolutionnaire. Cet ordre se détermine, en tout, d'après la fin qu'on envisage : or, ici, la fin c'est la formation de l'homme intellectuel et moral. Tout est subordonné à ce but, ou plutôt ne se pratique que pour atteindre sûrement ce but. Ainsi, la formation de l'homme intellectuel, c'est-à-dire de la raison dans l'enfant, voilà ce que l'instituteur aura constamment devant les yeux. Les plus nobles pages de philosophie, sur ce chef particulier de la raison, s'accumulent à cet endroit, et donnent un traité remarquable par la richesse du fond et l'entrain de la forme. — Mais, point d'équivoque : pour nous chrétiens (et ceci est absolument capital), la formation de la raison doit se faire dans le sens et au profit de la foi, attendu que le dernier achèvement de la raison est dans l'ordre surnaturel. Cette doctrine, perdue de vue, abjurée pour mieux dire, nous a valu l'affaiblissement de la vérité sur toutes les projections de son rayonnement, l'énervement des caractères, la société livrée aux pervers, le faux de tous les côtés, et, avec le faux, l'oppression des bons, des tenants de la surnaturalisation nécessaire à la dignité de l'homme. C'est le mauvais libéralisme, le libéralisme sans âme, le libéralisme sans Dieu.

Descendant à l'application, nous voici en face de la simple grammaire. Le P. Monfat nous la montre comme un des premiers moyens de former la raison ; il entre là dans des détails de pédagogie, de tenue de classe, d'usage des auteurs, d'étude des mots et de la syntaxe, qui ne laissent pas un point obscur. Cette partie, qui n'embrasse pas moins de cent pages très-nourries, est à son tour un traité philologique digne de faire un petit volume à part. — La *traduction* vient ensuite, avec sa pratique, ses avantages, la discussion sur la

prédominance inacceptable, comme exercice d'études vraiment classiques, des langues vivantes, si prônées aujourd'hui, et qui n'ont fait que retirer en profondeur ce qu'elles donnent en surface. — En tout cas, la mémoire est une faculté essentielle et première qu'il faut cultiver, développer, munir de provisions saines et variées. Et on nous dira les moyens de faire ainsi, d'après la raison et d'après l'expérience.

Tout cela dirigé au profit de la foi, nous le répétons. L'homme est fait pour agir, pour agir dans le sens de sa création, par conséquent en chrétien, tourné vers Dieu. Sur la récente innovation des *leçons de choses*, dont on fait bruit dans nos écoles laïcisées, le P. Monfat témoigne de la défiance à cause de la manière dont elles sont données : elles ont ce quadruple vice : omettre l'âme elle-même, omettre les causes, omettre l'infini et l'idéal, omettre Dieu ; et cela à dessein parfaitement arrêté. Les leçons de choses, assurément, ne multiplieront point les génies parmi nous, si nous en jugeons par les résultats du premier épanouissement.

Le chapitre second passe aux belles-lettres : de leur enseignement comme moyen de perfectionner la raison ; l'importance des règles, avec l'indication de leurs provenances diverses ; cours de littérature abrégée, qui peut servir de texte dans une classe, avec une belle dissertation à part sur la moralité en littérature ; le choix des modèles, la manière de se former sur eux ; etc. La composition, le travail personnel, n'est pas de moindre nécessité : voici les principes et les conseils qui mènent à un utile exercice. — Il y a aussi une dissertation sérieuse sur les classiques latins et les classiques chrétiens : le P. Monfat se prononce pour l'introduction, en quantité discrète et convenable, des auteurs chrétiens, et pour l'élimination d'un certain nombre d'auteurs païens d'un goût douteux. Il est dans le vrai.

Tel est, bien imparfaitement dépeint, ce livre substantiel et de premier mérite. Il attirera l'attention des maîtres chrétiens, dont pas un ne restera sans profit de cette lecture. Quant aux maîtres de l'autre bord, ils feraient sagement de le lire aussi : cela leur ferait toucher du doigt, pensons-nous, l'étrange étroitesse de leur horizon, et à quel point, sous prétexte de science positive, ils ignorent la nature humaine.

Une légère observation en terminant. Le vénérable auteur préconise l'orthographe, et il a raison. Par oubli sans doute, il écrit *Béatrix* : c'est, en dépit de novateurs ignares (peut-être en est-il à l'Académie

même), c'est *Béatrice* qu'il faut, comme *Alice* et non *Alix*. Sachons que, dans les trois langues dérivées du latin, c'est par l'ablatif qu'on a saisi les substantifs, et les noms propres surtout.

V. POSTEL.

A. — 96. **RÉVOLUTION (1a)** (1789-1882), par Charles d'Héricault. Appendices par Emm. de Saint-Albin, Victor Pierre et Arthur Loth. 1 vol. in-4° de 448 p. illustré de chromolithographies, de gravures sur bois et de fac-simile, d'après les monuments du temps. Chromolithographies par Lemercier et C°, gravures sur bois par Pannemaker (1883). Paris, Dumoulin. 30 fr.

La Révolution, quel sujet immense ! surtout lorsqu'on l'embrasse comme M. Charles d'Héricault dans tout son ensemble. En effet, loin de se borner à peindre certaines parties de ce vaste tableau, à considérer quelques épisodes plus saillants de ce drame, comme l'on fait presque toujours, l'auteur remonte aux principes, caractérise par une expression vive les personnes et les choses, et s'attachant à l'ordre logique plutôt qu'à l'ordre chronologique, il place successivement sous les yeux du lecteur un tableau vivant de l'état de la France depuis l'avènement du règne de la Révolution, jusqu'à nos jours, jusqu'à l'heure présente.

L'ouvrage s'ouvre par une introduction intitulée : La France avant 1789. M. Emmanuel de Saint-Albin y retrace à grands traits et avec une force d'analyse remarquable, l'esprit de la société et les institutions de notre patrie à l'époque qu'on est convenu d'appeler l'ancien régime. Sans doute, tout n'y était pas pour le mieux, et les esprits les plus sages, le roi Louis XVI le premier de tous, plusieurs des prélats les plus éminents et qui furent fidèles jusqu'à verser leur sang, comme le grand archevêque d'Arles, demandaient des réformes. Ces réformes étaient possibles et elles auraient été durables parce qu'elles auraient été solidement établies sur le roc des mœurs publiques et de la tradition nationale. Au lieu de réformes sagement élaborées et successivement appliquées, que fit le peuple français trompé par les mensonges des hommes qui se donnaient pour philosophes ? Il renversa, il incendia tout l'édifice sous lequel ses aïeux avaient coulé des jours paisibles, honorables et souvent comblés de gloire. Nous disons le peuple français, car ce mot d'un penseur est toujours juste : « La Révolution a été le crime d'un petit nombre et la faute de tous. » Et à l'heure présente ce mot n'est-il pas encore applicable : pourquoi la France court-elle inévitablement vers sa ruine ; pourquoi a-t-elle si

d'hui devrait frapper les yeux de tous ceux qui ne sont pas atteints de cécité morale : « La Révolution, qui a commencé par la proclamation des droits de l'homme, ne finira que par la proclamation des droits de Dieu. »

Nous venons d'indiquer l'esprit de l'ouvrage de M. Charles d'Héricault ; malheureusement l'espace nous manque pour en donner des extraits ; ce serait cependant le meilleur moyen de faire apprécier la manière saisissante dont il peint la vie intime de cette époque dramatique : dans son récit il multiplie les faits curieux, les détails piquants et caractéristiques. Son livre est à la fois plein de science et d'attrait, et cette œuvre sérieuse se fait lire comme le plus dramatique des romans.

L'historien cependant a bien compris que les anecdotes et les traits ne suffiraient point à la légitime ambition de ses lecteurs. L'esprit humain a besoin qu'après avoir parlé des grands événements, on lui en montre les résultats acquis. M. d'Héricault n'a pas manqué de le faire. « Où la Révolution a-t-elle conduit la France ? » Il répond à cette question d'après les sources scientifiques et les documents les plus autorisés ; sans passion, laissant parler les hommes et les choses, empruntant même aux révolutionnaires les principaux éléments de cette enquête sur la Révolution, l'auteur prouve qu'elle a fait banqueroute à toutes ses promesses et à toutes les espérances.

L'auteur a voulu compléter son œuvre par une illustration originale et abondante. Dans toutes les circonstances l'image projette sur l'histoire une clarté incomparable ; mais cela est vrai en particulier pour l'époque révolutionnaire. Une partie notable du splendide volume que nous avons sous les yeux est réservée à cette illustration. Les curieux en seront satisfaits et les délicats ne s'en plaindront pas. L'image *populaire* qui répandait jusqu'au fond des campagnes l'idée révolutionnaire ou la haine de cette idée ; l'image *officielle* destinée à reproduire les solennités bruyantes ou lugubres du temps ; l'image *plaisante*, la caricature, fine ou grossière, qui vulgarisait les principes et dépopularisait les hommes, tels sont les éléments multiples et variés d'une illustration que l'intelligent éditeur a voulu, pour élever les âmes, compléter par des compositions de grand style, par des reproductions de tableaux célèbres.

Ce bon et magnifique volume est appelé à produire beaucoup de bien dans toutes les familles où il se trouvera, et nous désirons qu'il se trouve dans un grand nombre.

A. — 97. **ROME ET LA PAPAUTÉ**, par M. Auguste NICOLAS. — Ouvrage honoré d'une lettre de Sa Sainteté Léon XIII à l'auteur. 1 vol. in-8° de 205 pages (1883). Paris, Bray et Retaux. 3 50.

Un écrit signé par l'illustre auteur des *Études philosophiques sur le Christianisme* est toujours, à notre époque d'abaissement, une bonne fortune pour ceux qui se plaisent sur les hauteurs de la philosophie chrétienne. On trouve dans ce livre, ainsi que dans ses aînés, l'imprévu des idées neuves, une logique pressante, une inspiration qui s'éclaire du grand jour des traditions de l'humanité. Quant à la manière, elle n'a pas sans doute l'élégance ciselée de l'académicien, mais en revanche elle est marquée d'une originalité personnelle; elle a le mouvement qui entraîne, la vie qui déborde.

D'abord une lettre de l'éminent pontife Léon XIII, lettre élogieuse qui donne à l'ouvrage un grand prix, puis un hommage bien senti à la mémoire docte et sainte de Mgr de la Bouillerie, coadjuteur du diocèse de Bordeaux, trop tôt ravi à la vénération et à l'espoir du monde catholique, et qui avait honoré l'auteur d'une lettre dont l'exquise bienveillance explique l'origine du volume, né d'un désir de ce prélat distingué.

M. Nicolas était allé à Rome, non pas en touriste qui va chercher des émotions profanes, ni en érudit que l'art seul attire et captive. Il venait interroger les souvenirs de la Rome païenne et de la Rome chrétienne; l'harmonie de ces deux cités, confondues dans une providentielle unité, l'avait saisi. De là, des impressions et des réflexions. Il voulait simplement communiquer au public les unes et les autres; mais le sujet s'est étendu sous sa plume; il eût été immense s'il ne l'avait sagement réduit.

Consultons d'abord les *impressions*. Ce qui frappe immédiatement l'estimable voyageur, c'est le « poème lapidaire de cette préparation providentielle du monde ancien à l'unité romaine, devant dominer toutes les révolutions du monde moderne par la puissance, supérieure à toutes, du régime chrétien et du magistère universel de l'Église, régie elle-même par la papauté (p. 3). »

Cette grande figure de la papauté fixe partout le regard de M. Nicolas. Il la voit sauvant de la barbarie les monuments de l'antiquité, maintenant ceux du paganisme, témoins les arcs de Titus, d'Antonin et de Constantin, le Colysée, le Palatin, le Panthéon. Sur un côté des arcs de triomphe brillent ces mots : *pontifex maximus*, appliqués aux Césars; à l'opposite, c'est le *pontifex maximus* papal

qui a préservé ces chefs-d'œuvre. Voilà le *Janus* de l'histoire, ayant une face tournée vers le monde ancien, l'autre vers le monde moderne.

Et ce n'est pas tout : les ruines antiques, autels, temples, colonnes, ont été *exorcisées* par la main des papes. A leur tour, les inscriptions témoignent de cette vie posthume des vieux monuments. Voyez plutôt la colonne de la Paix, due à Vespasien, sur la place de Sainte-Marie-Majeure, le petit obélisque qui décore celle de la Minerve, celui qui se dresse auprès de Saint-Jean-de-Latran.

Mais suivons M. Nicolas. Il est sur la place Saint-Pierre. Là s'élève le grand obélisque Égyptien qui porte la triomphale devise : *Le Christ est vainqueur, il règne, il commande*, et dont la pointe supporte une croix. Aussitôt le touriste chante magnifiquement l'instrument du salut de la terre, la croix, souveraine ignominie devenue gloire et puissance souveraines. « La croix est l'axe du monde civilisé, et civilisé par elle ; si bien que la civilisation monte ou baisse, avance ou recule, selon qu'on la professe ou qu'on la répudie, et qu'après lui avoir tout dû, elle ne cesse pas d'en dépendre. La bénédiction, en un mot, est venue à toutes les nations, d'où chez toutes les nations, était réputée venir la malédiction. » (p. 20.)

Plus loin c'est la basilique de Saint-Pierre. En entrant, M. Nicolas ne se doute pas des merveilles qui vont solliciter son admiration ; mais, à mesure qu'il avance, il en est stupéfait, et il les décrit avec l'éloquence du pinceau de l'artiste : Près de là, c'est le Vatican, annexe de la basilique, le Vatican, où jadis le Dieu président à la parole rendait ses oracles, *Vaticinia*, et d'où sortent maintenant les infailibles enseignements qui éclairent le monde. Il va de soi que M. Nicolas parcourt le palais des papes ; il y voit *con amore* les prodiges de l'art antique et de l'art nouveau, placés sous le patronage du pontificat suprême, protecteur né du vrai, du beau et du bien.

C'est ensuite une visite émouvante au sublime et doux Pie IX, puis une belle échappée sur l'histoire et la foi mêlées dans cette auguste demeure, sur l'institution de l'Église glorifiée à Rome bien avant le xvi^e siècle. Saint Augustin, saint Léon-le-Grand n'ont-ils pas célébré, avec l'autorité du génie, les gloires du chef des Apôtres dans la cité romaine ? Comment donc ne pas préconiser, avec M. Nicolas, les pouvoirs perpétuels de Pierre, sa puissance embrassant tous les siècles, et d'autant plus miraculeuse que dénuée de la force physique elle a su dompter, elle dompte et domptera toujours par la force morale tous les acharnements de la haine ; si bien que tôt ou

tard la rage des ennemis de Pierre expire à ses pieds ? A cette occasion, l'auteur rappelle le gallicanisme et le jansénisme, il les flétrit en passant, et signale avec joie l'unité générale dans un commun dévouement à l'infailibilité pontificale. Magnifique événement ! car aujourd'hui les deux camps sont tranchés. Ici, les catholiques, n'ayant *qu'un cœur et qu'une âme* ; là les sectaires de toute sorte formant la ligue du *nihilisme* anti-chrétien, et pour cela même universel.

J'arrive avec M. Nicolas à la *Question romaine*. Elle est issue de la terrible situation que deux grands coupables ont faite à la Papauté par un marché sacrilège. L'un d'eux a eu son Sedan, l'autre aura bientôt le sien ; les verges du ciel sont levées sur lui.

C'est que Rome est essentiellement papale par destination et prédestination. « Ce qui me frappe, écrivait Joseph de Maistre, c'est ce pape qui revient toujours. » Oui, toujours il revient, parce que la ruse et la brutalité ne prévalent pas contre Dieu. Or Dieu a voulu que la papauté fût à Rome, pour que Rome en reçût sa splendeur, pour que la vérité catholique rayonnât *éternellement* de la cité *éternelle* sur toutes les plages.

Ceci explique le perpétuel prodige de la succession non interrompue des papes. Gibbon lui-même, malgré son scepticisme, proclame ce grand fait avec une singulière énergie. Le protestant Macaulay, lui aussi, consacre à ce persistant phénomène, unique dans la suite des temps, une page inspirée. Dante, Bossuet, Lacordaire et tant d'autres exaltent la Rome nouvelle continuant l'*universalité*, la *perpétuité* de l'ancienne. C'est ainsi que la question romaine est jugée par les destinées historiques de la vieille Rome. Ces destinées, qui avaient pour caractère de s'emparer à jamais du temps et de l'espace, la cité reine les rêva dès sa naissance. Ici on entend des voix autorisées qui font pressentir pour elle un nouveau monde : M. Nicolas évoque Virgile, Tite-Live, Cicéron. Cet harmonieux accord atteste que Rome avait conscience de ses immortels destins, opposés par l'esprit, unis par le cours des âges. L'*Augustus imperator, pontifex maximus*, devait céder la place, à l'humble pêcheur d'hommes, *pontifex maximus* de l'humanité reconquise par la Croix.

J'ajoute avec M. Nicolas qu'il y avait là, qu'il y a toujours l'expression vivante d'une *volonté divinement éternelle*. Oui, la question romaine est providentiellement dans le *plan universel* de l'histoire. L'auteur le prouve trois fois philosophiquement : par l'observation, l'induction et l'expérimentation. Il serait trop long de suivre, l'un

après l'autre, tous les anneaux de cette chaîne d'arguments où tout se tient. J'observe seulement qu'il n'en est pas un, l'auteur le dit à bon droit, qu'un athée même ne soit forcé d'admettre.

De cette démonstration émergent Tacite, Suétone, Josèphe, prophètes inconscients de l'idée providentielle qui réservait à Rome la gloire des gloires, celle de la transformer par la royauté du droit et de la justice. Ils annonçaient, d'après des oracles persistants à travers les erreurs et les corruptions païennes, que des *envoyés de la Judée* régiraient l'univers, en fondant une nouvelle puissance. Ce qui flottait, dans la pensée de ces interprètes d'une croyance partout répandue, Daniel l'expliquait avec la précision surnaturelle d'un voyant. Le dessein de Dieu sur l'Église dont la papauté *romaine* devait être toujours la tête, apparaissait donc avant l'ère chrétienne de la régénération. Voilà comment toute l'histoire tourne sur la religion (romaine) comme sur son axe; Jésus-Christ en est l'équateur. (p. 141.) Sans le Christ, a dit M. Renan lui-même, « l'histoire est incompréhensible. » Deux courants y sont manifestes : l'un est dans la Judée et a pour objet le règne spirituel du Sauveur ; l'autre est sur le sol de l'idolâtrie ; il converge, par l'unification autrement inexplicable de l'univers connu sous le sceptre de la cité conquérante, vers le siège temporel du chef de l'Église, ayant sous sa houlette de pasteur tous les peuples que le *désiré* des peuples lui a donnés en héritage.

Dès lors « la Rome d'Auguste et de Tibère est devenue la tête de l'univers perdu pour être la tête de l'univers sauvé. » (p. 145) Et telle est la raison supérieure de la vocation des Gentils. La gentilité n'avait-elle pas dans la ville des Césars son panthéon de superstitions grossières et d'infamies ?

Mais une objection se présente, que M. Nicolas s'empresse de renverser. Rome est *contingente*, la papauté est *immuable* et *nécessaire*. Pourquoi donc les unir indissolublement ? — Parce que, répond l'auteur, la papauté n'est pas, ne peut pas être de pire condition que l'Église. Celle-ci requiert forcément le temporel pour ses sacrements, pour sa liturgie, pour tout l'accomplissement de sa mission divine. Ne faut-il pas au souverain pontificat un centre temporel pour l'irradiation de son *magistère* jusqu'aux confins du globe ? et puisqu'il a plu au dispensateur de toute chose d'établir à Rome ce centre immuable, qu'avons nous à dire, nous dont le faible regard ne peut sonder les impénétrables desseins de *Celui qui est* ?

Et on vient nous répéter, de nos jours, que nous catholiques,

nous sommes, en haine de notre paye les serviteurs de l'étranger. Est-ce que par hasard le soleil est pour nous un étranger, parce qu'il éclaire l'Italie comme la France ? L'étranger véritable, c'est le spoliateur, l'envahisseur des États pontificaux, sur qui sont suspendus des châtimens inévitables. Les croyants, au contraire, sont toujours chez eux quand ils sont avec leur Père commun dans la patrie terrestre des âmes. Et certes, à la vue des crimes qui menacent d'un nouvel exil la papauté, ils ont le droit et le devoir de s'inquiéter, d'élever la voix et de combattre par les moyens pacifiques le bon combat. Après tout, si Léon XIII peut attendre avant d'abandonner l'Italie à la Révolution qui la souille et l'accable, les gouvernements doivent être moins patients. Ce sont eux, quels qu'ils soient, républicains ou monarchiques, que la Révolution vise dans la papauté, clef de voûte de l'ordre social. Qu'ils agissent donc avant la catastrophe, car après, ce serait l'explosion du nihilisme en Europe et des ruines inénarrables. Pour la France, si la situation présente lui interdit l'action dans la question romaine, qu'au moins elle n'encourage pas l'iniquité à consommer, au delà des monts, son dernier forfait. En tout cas, il ne peut s'agir, au point de vue des réparations futures, de rendre partiellement au Saint-Siège ses États. La restitution doit égaler la spoliation. De même que la robe sans couture du Christ, le droit ne se scinde pas.

Cet ensemble de considérations, auxquelles parfois nous avons ajouté les nôtres, se couronne de deux citations qui jettent sur ce qui précède un vif éclat. La première est tirée, sous le voile de l'anonymat, d'un remarquable livre de l'auteur, ayant pour titre : *la Révolution et l'ordre chrétien* ; la seconde est un écho vibrant d'une page irréprochable, — je souligne à dessein — de la brochure jadis retentissante de Lacordaire sur *la liberté de l'Église et de l'Italie*.

Enfin un *Appendice* nous livre un bel aveu, une sorte d'hymne à la papauté romaine, émané d'un non croyant, M. Eugène Robin, et dont on pourrait dire : *salutem ex inimicis nostris*, si ce grand esprit n'était pas déjà par sa loyauté clairvoyante naturellement chrétien. Enfin tout s'achève par un juste aperçu de la variété dans l'unité, des missions respectives du pape défunt, Pie IX, de vénérable et sainte mémoire, et de Léon XIII glorieusement régnant. *Alius sic, alius vero sic*, disait excellemment saint Paul.

Dans cette esquisse à traits rapides, je n'ai pu songer à concentrer la substance d'un solide et beau travail. Seulement, je serais heu-

reux d'en avoir donné comme un avant goût à quiconque, se dégageant du parti pris et avec la droiture qui laisse pénétrer la lumière, lira ces pages aussi vraies que splendides. Pour moi, dès les premières lignes, j'étais sous le charme et, pour ainsi dire, entraîné jusqu'à la dernière. Je crois pouvoir, sans crainte d'un démenti, garantir le même avantage à ceux qui mettront dans cette lecture la parfaite bonne foi que M. Nicolas a mise dans son écrit.

Ils ne fermeront pas le volume sans avoir une abondante moisson de vérités, sans admirer et bénir ce pontificat romain qui reproduit, dans sa vie immortelle, la Passion et les triomphes du Christ sauveur.

GEORGES GANDY.

4. 5. — 98. | **SEIGNEURS (les) DE MARLY**, par Adrien MAQUET.

Préface de Victorien Sardou de l'Académie française. 1 vol. in-8° de xviii-284 p. (1882). Paris, Imprimerie et librairie universelle. 10 fr.

Un des plus jolis sites des environs de Paris et qui rappelle en même temps un passé glorieux, est sans contredit la petite ville de Marly, dont la tête couronnée de forêts se mire dans la Seine. Les bulletins secs et froids de Dangeau, les pages brillantes de Saint-Simon, enregistrant les déplacements de Louis XIV et de sa cour, ont rendu célèbres ces séjours à Marly que ramenait chaque semaine. Voir son nom inscrit sur la liste des personnes admises à y accompagner le roi et madame de Maintenon était le vœu le plus cher de tout courtisan, une grâce qu'il ambitionnait à l'égal des plus grands honneurs.

Mais ce n'est pas là le Marly dont M. Maquet nous offre aujourd'hui l'histoire assez peu connue. Remontant plus haut que le dix-septième siècle, où s'arrêtent justement ses recherches, il a tenu à nous montrer que cette seigneurie, par son illustre et ancienne origine, par les maisons puissantes qui l'ont possédée, n'était pas indigne de servir de retraite au grand Roi fatigué des splendeurs de Versailles.

Son travail est précédé d'une préface due à la fine plume de M. Victorien Sardou. Nul, sans doute, mieux que le châtelain du Verduron, n'était à même de nous parler pertinemment du pays qu'il habite et dont il est à juste titre si fier; mais un motif tout particulier l'a porté à écrire ces pages. Il avait à cœur de nous présenter l'auteur du livre lui-même; présentation courtoise s'il en fût, et faite dans les termes les plus piquants. « Voyez-vous cet homme

perché sur une échelle dans mon cabinet et faisant jouer un cordon de sonnette qui ne tire pas ? » Puis s'engage entre M. Sardou et le poseur de sonnettes un dialogue qui passe sans transition d'un point obscur des chroniques locales à une difficulté de jeu dans le susdit cordon. Eh bien ! cet homme, ouvrier serrurier, avec lequel converse l'heureux auteur de *Fédora*, n'est autre que M. Maquet qui a compulsé Félibien et l'abbé Lebœuf, la *Gallia christiana* et Moréri, déchiffré maintes chartes et maints grimoires, interrogé tous les vestiges du passé, pour en tirer une histoire complète des seigneurs de Marly. « On a vu des ouvriers poètes », ajoute M. Sardou, « des menuisiers, des tonneliers rimeurs, chanteurs, etc.... mais l'ouvrier érudit, le cas est rare et cela s'explique. »

Maintenant que nous avons fait connaissance avec l'auteur, abordons l'ouvrage. C'est une histoire continue des sires de Marly, depuis l'an 954 sous Hugues le Grand, comte de Vermandois, père de Hugues Capet, jusqu'à l'époque où Louis XIV acquit la terre et la baronnie pour les réunir au domaine de Versailles. Ces seigneurs au nombre de vingt-deux, sont pour la plupart aussi illustres par leur naissance que par les hauts faits d'armes qui les ont signalés. Pendant plusieurs siècles en effet, la baronnie de Marly resta dans le patrimoine de la maison de Montmorency, qui ne le cédait qu'à celle de France. Les Bouchard étaient vaillants hommes d'armes, redoutables aux Normands et aux Anglais, voire même à leurs voisins, avec cela généreux et fiers, enrichissant de leurs dons les églises et les prieurés d'alentour, mais inflexibles sur leurs prérogatives. Mathieu I^{er} et le grand connétable qui se distingua à la bataille de Bouvines, ont porté assez haut la gloire de leur nom. Un autre Mathieu prit aussi part à la troisième croisade, et à l'expédition dirigée contre Constantinople. C'est à Mathilde de Garlande, sa femme, que l'on doit la fondation de l'abbaye de Port-Royal-des-Champs, qu'elle établit de concert avec Eudes de Sully, évêque de Paris. Dès lors nous voyons ce monastère doté par tous les sires de Marly, qui s'y retiraient quelquefois dans la retraite et y avaient leur sépulture. Non moins étroits étaient leurs rapports avec l'abbaye des Vaux de Cernay, près de Chevreuse. Le petit-fils de Mathilde de Garlande, Thibaud de Marly, qui en fut abbé, fit preuve pendant toute sa vie religieuse d'une vertu si éminente qu'on le tenait pour un saint. Il avait été honoré de l'amitié de saint Louis. De nombreux miracles se produisirent sur son tombeau dont on peut voir encore aujour-

sont utiles pour impressionner les esprits et il ne manque pas d'en citer assez souvent.

En voyant ainsi tous les trésors que renferme chacune des paroles de la Sainte Ecriture, non seulement pour la doctrine, mais encore pour la piété proprement dite, et même pour une conduite juste et raisonnable de la vie humaine, les hommes loueront Dieu de leur avoir donné un tel secours. Ils feront mieux, ils s'y attacheront et l'étudieront avec amour, avec simplicité, avec humilité. Heureux si en s'attachant à cette étude ils savent conformer toujours leur conduite aux leçons qu'ils ne peuvent manquer d'y puiser.

Cette utilité des écrits de M. le chanoine Coulin a été comprise dans deux pays où tout n'est pas à imiter, mais où on ne saurait méconnaître parmi le clergé une profonde science théologique ; en Italie et en Allemagne on imprime en ce moment une traduction complète de ses œuvres, et nous avons là sous la main les trois premiers volumes de la traduction allemande. Nous savons aussi que la traduction italienne est très avancée.

Les commentaires sur plusieurs passages du saint Evangile et des autres livres sacrés sont complets, car je lis en terminant le quatrième volume : fin du quatrième et dernier volume.

DOM PAUL PIOLIN.

4. 5. — 158. COMTE (le) JOSEPH DE MAISTRE, avec des documents inédits, par Amédée de MARGERIE, doyen de la Faculté catholique des lettres de Lille. 1 vol. in-8 de xxii-442 p. (1883). Paris, librairie de la Société bibliographique. 6 fr.

Le comte Joseph de Maistre, longtemps mal connu, n'a été mis dans son vrai jour qu'après l'apparition de sa correspondance. Alors se produisit dans l'opinion le revirement le plus favorable ; on cessa de le tenir pour un « faux voyant », un « fanatique farouche. » L'image du noble savoisien un peu fruste, mais pleine de grâce virile, a grandi dans l'éloignement et s'impose maintenant à nous sous les traits du génie et avec l'autorité du prophète.

Il manquait cependant un portrait en pied de Joseph de Maistre. Les essais brillants, mais souvent inspirés par la passion, que lui ont consacrés les Villemain et les Sainte-Beuve, ne nous le montrent pas tout entier. Aussi est-ce une œuvre réellement nouvelle que M. de Margerie vient de produire, disons mieux, un véritable monument qu'il a érigé à la mémoire de l'auteur des *Soirées*, où

nous retrouvons enfin dans son intégrité cette vigoureuse figure.

Le livre du savant doyen de la Faculté des lettres de Lille n'est ni une biographie, ni une étude purement littéraire ou philosophique ; il participe à la fois de ces trois choses. La vie de Joseph de Maistre tient dans le premier chapitre ; les autres ont pour objet ses principales œuvres et les questions capitales qu'elles soulèvent. La préface renferme une éloquente profession de foi monarchique. L'auteur après avoir montré l'instabilité des gouvernements issus de la Révolution, s'attache à prouver que la royauté est seule possible en France. « Que d'autres disent », s'écrie-t-il ; « la royauté est impossible, donc la France périra. A nous de dire en hommes de sens et de cœur, en citoyens qui trouvent encore dans leur patrie de quoi ne pas désespérer d'elle : la France ne périra pas, mais pour ne pas périr il lui faut la royauté ; la royauté est donc possible puisqu'elle est nécessaire. » Et plus loin : « Sous peine d'une inconséquence doublement impie, envers Dieu et envers la patrie, quiconque ne veut pas que la France périsse par la république athée est tenu de souhaiter qu'elle revive par la royauté chrétienne. » Ces nobles paroles, dont la sincérité n'est pas le moindre mérite, seront-elles entendues de tous les lecteurs ? Il ne nous appartient pas de le rechercher. Mais pouvaient-elles ne pas être inspirées par le souvenir de l'homme qui consuma sa vie à lutter contre l'œuvre de 89 ?

L'auteur esquisse d'abord l'origine, la naissance et la vie de Joseph de Maistre. La plus curieuse partie de ce chapitre est celle qui a trait aux rapports du ministre de Sardaigne avec les jésuites de Russie. Un important *Mémoire sur la liberté de l'enseignement public*, jusqu'ici inédit, et de curieux billets, échangés entre le comte et le P. Brzozowski, témoignent de la hauteur de vues du diplomate et de son estime particulière pour la compagnie proscrite.

Mais où peut-on mieux saisir l'heureux naturel, le style souple et varié, relevé d'une saveur de terroir, l'originalité profonde et par dessus tout la tendresse et la noblesse du comte Joseph, que dans sa correspondance ? Elle occupe le chapitre deuxième, l'un des plus attachants du livre. M. de Margerie a très bien rendu le caractère de ces lettres charmantes, qu'on lit avec un vif intérêt même après celles du grand siècle. « Les mots heureux », dit-il, « les tours piquants, les pensées originales et soudaines, les images imprévues et frappantes, les élans et les coups d'aile de rapide éloquence, toutes les fleurs et toutes les fusées de la con-

versation écrite comme de la conversation parlée, y sont donnés sans compter, sans chercher, et en même temps avec un discernement et une distinction native, qui laissent à peine passer une fois sur cent quelque saillie d'un goût douteux, — ajoutons avec un fonds sérieux qui presque toujours provoque la réflexion en même temps qu'elle charme l'oreille et l'imagination par le *bien dire* et le *bien peindre*. » Tout le monde a lu ces lettres fines et enjouées sur les femmes savantes, lettres adressées par de Maistre à sa fille Constance, qui devait porter avec tant de dignité, jusqu'à nos jours, le beau nom de Montmorency-Laval; mais on les retrouvera avec plaisir dans un cadre merveilleusement propre à en faire valoir le ton.

Le chapitre III nous conduit à la discussion intéressante des *prévisions*. M. de Maistre a-t-il eu réellement le dessein de se poser en prophète ? Nous nous garderions de le croire, quand même les nombreux démentis infligés par l'événement ne seraient pas venus discréditer ses oracles. Mais avec la foi, il avait l'intuition du génie, et, comme tout philosophe qui a étudié de près les hommes et les choses, il pouvait pénétrer l'avenir dans ces déductions logiques qui sous diverses apparences en forment comme le tissu : aux mêmes causes ordinairement les mêmes effets, c'est la loi de l'histoire. Il n'a pas oublié néanmoins de compter avec cet *alea* par où se décèle le libre arbitre de l'homme, ni de faire sa part à l'action de la providence, qui déjoue si souvent les plus justes calculs. Aussi n'a-t-il jamais douté du triomphe de la bonne cause, représentée par le catholicisme ; c'était ce qu'il appelait sa *prophétie chérie*, qu'il se plaisait à traduire par ce vers d'Horace :

« Spem bonam certamque domum réporto. »

A mesure qu'on entre plus avant dans l'intimité de Joseph de Maistre, l'esprit s'élève. C'est donc de haut que M. de Margerie envisage sa doctrine sociale et en particulier les questions du *droit divin* et des *constitutions naturelles* que le comte traita à Lausanne à la même époque que les *Considérations*. Le livre du *Pape* est analysé avec la même hauteur de vues. A cette occasion, l'on fait justice du mauvais tour que crut jouer à cette illustre mémoire M. de Cavour, en ménageant, vers 1858, la publication des lettres écrites à propos du sacre de Napoléon, lettres amères, même injustes, et qui ne tendaient à rien moins dans la circonstance qu'à présenter leur auteur comme un ennemi de saint-siège et un

« apostat d'outre-tombe ». Joseph de Maistre se rétracta d'ailleurs en écrivant le livre du *Pape* ; car « suivant une opinion qui est presque une tradition de famille, c'est en grande partie à son généreux regret que nous devons ce puissant ouvrage. »

Pour les *Soirées de Saint-Petersbourg*, ouvrage qui a le plus illustré son auteur, avons-nous besoin de dire qu'elles sont justement appréciées par M. de Margerie ? M. de Maistre, on le sait, a été traité par M. Villemain avec une grande légèreté. L'auteur n'a pas de peine à le défendre contre ce littérateur brillant, qui n'était pas autre chose, ce qui ne l'empêche pas de se séparer de son héros sur la manière d'envisager la guerre.

A côté du penseur et de l'écrivain, il y a dans Joseph de Maistre le philosophe proprement dit, l'« amateur de génie ; avec des vues supérieures, hardies, risquées parfois. » M. de Margerie qui le qualifie de la sorte, nous le montre dans un chapitre complémentaire repoussant la théorie de ceux qui sous couleur de rendre hommage à la révélation et à l'écriture sainte déclarent la raison humaine impuissante, et prenant au contraire parti pour les idées innées. Malgré l'amitié qui le liait à M. de Bonald il n'était pas et il ne pouvait pas être un traditionnaliste. Mais c'est surtout le polémiste ardent, l'ennemi juré de la philosophie sensualiste, et en particulier de Locke et de Bacon, que l'auteur nous peint dans l'action de la lutte. On se souvient de cette boutade qui lui échappa un jour : « Je ne sais comment je me suis trouvé conduit à lutter mortellement contre le feu chancelier Bacon. Nous avons *boxé* comme deux *forts* de Fleet-street ; et s'il m'a arraché quelques cheveux, je pense bien aussi que sa perruque n'est plus à sa place. »

Ainsi présenté par la plume habile de M. de Margerie, le comte de Maistre nous apparaît comme un génie presque universel. Il y a plus : jusqu'ici nous l'admirions ; M. de Margerie nous le fait aimer. Quoi de plus touchant en effet que les rapports qu'il avait avec son fils Rodolphe, le traitant « avec une tendresse virile et avec une confiance qui attirait la confiance, s'attachant à former le caractère plutôt qu'à dicter la conduite, et s'adressant toujours aux côtés les plus généreux de sa nature soit pour la direction, soit dans de rares occasions pour la réprimande. » Voilà bien l'homme, dont la mâle énergie, l'esprit chrétien et le haut style, devaient se retrouver en traits si vifs encore dans sa petite fille, cette admirable Xavérine, qui sous le nom de *Thérèse de Jésus* a mérité d'avoir pour biographe, Mgr Gay le plus grand écrivain mystique de notre époque.

4. M. — 159. ÉCOLE (1') MENAISIENNE. — LAMENNAIS, par Mgr RICARD, prélat de la maison de Sa Sainteté. 2^e édition, refondue et complétée. 1 vol. in-18 jésus de 420 p. (1883). Paris, Plon et C^{ie}. 3 fr. 50.

Mgr Ricard, dans sa préface, nous avertit que « bon nombre d'évêques se sont occupés de son volume et lui ont fait parvenir, la plupart spontanément, des appréciations qu'il ne lui conviendrait sans doute pas de reproduire ». D'autre part, l'auteur pousse la modestie jusqu'à déclarer que « la manière dont il a traité son sujet... est insuffisante ».

Un auteur qui, loué de la sorte, se juge avec cette excessive sévérité, ne se formalisera pas si nous nous en tenons à la règle excellente qu'il a formulée lui-même : « Dire la vérité sans passion et sans faiblesse. » (*Préface*, p. 2.)

Disons donc très-nettement que la lecture de ces pages nous laisse une impression pénible. Lamennais est un homme si complexe, la fin épouvantable de sa vie répond si mal aux promesses de ses glorieux débuts, dans ses écrits les meilleurs il y a tant à redire, soit pour le fond même des idées, soit pour la forme paradoxale, exagérée, acrimonieuse ! Pour reproduire exactement une telle physionomie, quelle sûreté de main ne fallait-il pas ! Pour éclairer cette douloureuse histoire, comme il importait de consulter avec soin les moindres documents et de remonter aux sources ! Mgr Ricard, il est vrai, cite souvent et beaucoup ; mais ces nombreux emprunts ne sont pas toujours contrôlés par une sévère critique. De là des jugements hasardés, des confusions et des contradictions qu'il eût été facile de s'épargner. Quelques exemples.

A la première ligne de l'Introduction, on enterre Lamennais en 1854, « par une froide et brumeuse journée de décembre » (1). A la page 411, ces tristes funérailles sont, à bon droit, reportées au 1^{er} mars de la même année. Il est vrai que Mgr Ricard, dans une note, prie le lecteur « de rectifier l'erreur échappée à l'auteur que, dit-il, nous avons citée au début de notre Introduction. » Au début de l'Introduction, on n'a rien cité du tout. Pas de guillemets, pas de renvoi à un auteur quelconque.

A la page 34, je lis : « L'Église de France pouvait être renouvelée.

(1). Mgr Ricard affectionne cette façon d'entrer en matière. Dans un autre ouvrage, *les Premiers Jansénistes*, on lit dès le début : « Un soir d'hiver, deux hommes assis au coin d'un feu ardent, etc. »

Mais à une condition : c'est que les nouveaux évêques connaîtraient leur temps et seraient tout à la fois des hommes de gouvernement et des hommes d'apostolat. *L'idée n'en vint à personne...* Il y a un mot qui revient sans cesse dans les *Mémoires* (du temps) : IL FAUT DÉCRASSER *l'épiscopat* (1), c'est-à-dire ne faire évêques que ce qu'il restait de gentilshommes ou d'anoblis dans le clergé ». Mais, à la page 70, tout change. « Les évêques que le nouveau vicaire-général de la Grande-Aumônerie (M. l'abbé Jean-Marie de Lamennais) choisit lui-même... furent des prélats modèles... *La plupart des nouveaux évêques* le conservèrent pour guide et pour conseiller. » A quelle page de son livre l'historien a-t-il dit sa pensée vraie ?

L'abbé Félix de Lamennais, avec la collaboration de son frère, publia, en 1809, un livre de piété sous ce titre : *Guide spirituel*. Et à ce sujet, Mgr Ricard risque cette phrase qui m'a fort étonné : « On sortait des traités spirituels du XVIII^e siècle, désespérément secs et distillant l'ennui goutte à goutte, tant ces ouvrages ascétiques, même ceux de Grou, de Baudrand, de *Saint-Jure*, de *Dupont* !... »

Le P. de Saint-Jure, né en 1588, est mort en 1657. Le P. du Pont, né en 1554, est mort en 1624. Il est cruel de les rendre responsables de ce qu'on écrivait au XVIII^e siècle. De plus, quiconque a lu quelques pages des *Méditations sur les mystères de la foi* sait tout ce qu'il y a d'intérêt, de vie, d'onction, dans les écrits ascétiques du jésuite espagnol. Je crains que Mgr Ricard ne connaisse pas mieux le P. de Saint-Jure, ni le P. Grou, qui, pour être né au XVIII^e siècle (2), n'en est pas moins fort estimé par tous les maîtres de la vie spirituelle.

L'historien de Lamennais ne paraît pas très bien informé des faits dont il parle. Presque à chaque page, il y aurait quelque réserve à faire. Ainsi, quand Mgr Ricard discourt des missions (3) et de la congrégation (p. 36, 37), on s'imagine entendre M. de Monlausier ou lire un article des *Débats*. Je signale ces deux phrases : « La congrégation était à l'origine une simple association de piété et de bonnes œuvres. Dès les premiers temps de la seconde Restauration *l'intrigue* s'en empara, pour la faire agir dans le sens *d'une certaine* politique... » Charles X fut « complètement gagné à la Congrégation ».

(1) C'est Mgr Ricard qui souligne et met le point d'exclamation.

(2) Né en 1731, mort en 1802.

(3) A propos des diatribes contre la mission, Lamennais écrivait : « Je ne perdrai pas le temps à réfuter les ridicules imputations dont quelques écrivains nourrissent chaque jour la crédulité des simples d'esprit. » (*Mélanges* t. I, *des Missions*).

tion. Sous Charles X, la Congrégation devint ou parut être toute puissante ».

Ce sont là des accusations sans fondement, dont il a été fait cent fois justice et qui n'ont plus cours parmi les historiens sérieux (1). On s'étonne de les retrouver dans la bouche d'un prêtre, professeur à une faculté de théologie. Pourquoi ne pas raconter — c'est tout aussi sérieux, — que Charles X disait la messe et que les novices de Montrouge s'exerçaient au tir dans leurs caves ?

L'admiration que l'auteur professe pour son héros, M. de Lamennais, au temps où sa gloire était encore sans tache, est très légitime ; mais ne passe-t-elle pas les bornes ? Quoi ! l'auteur de *l'Essai sur l'Indifférence*, peut être hardiment proclamé « le dernier des Pères de l'Église » ? Que « les enthousiastes » aient risqué le mot, en ce temps-là, passe encore ; mais Mgr Ricard qui le cite n'y contredit pas, au contraire.

Toutefois il reconnaît que, dès le 2^e volume de *l'Essai*, Lamennais était tombé dans l'erreur. Erreur capitale, celle-là ! car elle détruisait le fondement même de la certitude. « Pris individuellement, l'homme ne peut rien savoir avec certitude ; mais, pris collectivement, il peut savoir certainement quelque chose. »

C'est du pur scepticisme. Mgr Ricard en convient, bien qu'il ne semble voir là qu'un *principe trop absolu* ! « C'est de ce principe trop absolu que découleront plus tard les erreurs théologiques, philosophiques, politiques et sociales, que l'ENNEMI aura beau jeu de combattre chez l'auteur de *l'Essai sur l'Indifférence* » (p. 148).

J'avais cru jusqu'ici que c'était la sainte Église, le Souverain Pontife lui-même qui avaient combattu et condamné les erreurs de Lamennais. Il paraît que c'est l'*ennemi*... « Encore une fois, en distinguant ce défaut de la cuirasse, LES ENNEMIS se frottaient les mains » (p. 154). Dans sa première édition, Mgr Ricard avait été plus explicite. Il nous dit (p. 154, *note*) qu'il avait cru « devoir flétrir, parmi les adversaires de Lamennais, *les ennemis du dedans, les pires de tous*... » Mais il a atténué ses reproches, sur les sages observations de S. E. Mgr le cardinal Guibert, qui lui a écrit : « Je vous voudrais cependant un peu plus modéré contre les adversaires de l'École Menaisienne. Ceux qui l'ont combattue étaient, du moins pour le plus grand nombre, de bons prêtres et des chrétiens sim-

(1) Voir en particulier la *vie de M. Teyssyre*, par M. l'abbé Paguelle de Folenay, supérieur du Petit-Séminaire de Saint-Nicolas, à Paris. (Poussiélgue, 1882.)

cères, très dévoués à l'Église. » Mgr Ricard aurait pu faire meilleur profit de cette critique paternelle.

Il est vrai qu'un peu plus loin (p. 161) l'auteur avoue que, parmi *les ennemis* de Lamennais, « tous ne le haïssaient pas ». Rien n'est plus vrai. Beaucoup attaquaient l'erreur, qui ne maudissaient pas l'égaré. Lamennais faisait courir aux âmes un péril extrême : « un simple prêtre gouvernait souverainement les esprits dans l'Église de France, tout à fait en dehors et en dépit de l'épiscopat » (p. 165). Son influence était fort grande, dans les commencements, même à Rome. Léon XII avait songé à lui donner la pourpre et il avait fait allusion à ce cardinal choisi *in petto*, dans une allocution consistoriale. Sur quoi, Mgr Ricard écrit cette phrase : « Ce cardinal, c'est Lamennais. S'il ne fut pas *publié* alors, c'est que M. de Villèle n'admit point qu'un Français pût être décoré de la pourpre, sans la présentation du Roi, qu'il empêcha d'ailleurs de le présenter » (p. 166). Si nous signalons *l'insuffisance* de la forme, c'est que l'obscurité du style nuit à la précision de l'idée.

Mgr Ricard ne modère pas assez son enthousiasme : « L'École Menaisienne est *la plus grande chose* de ce siècle. Il nous faut connaître à fond cette *sublime* institution qui sera la gloire de notre temps et de notre pays *dans l'Histoire universelle*. »

Enfin, pour tout dire d'un mot, l'école de Lamennais, c'est « *le Port-Royal du XIX^e siècle !* » (p. 171) Cet éloge, sous la plume d'un prêtre catholique, est tout à fait inattendu. Grâce à Dieu, il est, en grande partie, immérité, puisque Lamennais, dans le Port-Royal de La Chesnaie, reste un Saint-Cyran ou un Arnauld sans disciples.

Mgr Ricard (p. 208) raconte que « Lamennais lui-même suppliait qu'on examinât ses doctrines à Rome et qu'on mît fin, par un acte souverain, aux *clabauderies* dont il souffrait. »

Ces clabauderies, « ces œuvres de passion et d'envie » sont « signées de noms parfois considérables (p. 210). Jetant de parti pris et sans aucun ménagement l'anathème et l'outrage à l'écrivain..., ils entraînent plus d'un grand personnage et plus d'un prélat français dans cette voie (?) et n'oublièrent rien jusqu'à ce qu'ils eussent décidé *une Compagnie célèbre* (1) à se déclarer pour eux ». (Ibid.) Et pourtant, ajoute Mgr Ricard, Lamennais avait loué la Compagnie de Jésus. « Tout-à-coup, il apprend la détermination prise par un des théologiens les plus distingués de Rome, le P. de

(1) Cette expression seule révèle à quelles sources Mgr Ricard a trop souvent recours.

Rozaven, assistant, pour la France, du général de la Compagnie, de faire une réfutation de son système philosophique. » (Ibid.) Ainsi, d'après Mgr Ricard, ce furent des ennemis pleins de passion et d'envie, prodiguant à l'écrivain l'anathème et l'outrage, qui entraînent dans leur parti la Compagnie de Jésus toute entière et mirent la plume à la main du P. de Rozaven. Singulière manière d'écrire l'histoire ! Mais il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela ! M. de Lamennais comptait, au début, plusieurs partisans parmi les jésuites, à Rome comme en France. L'assistant d'Allemagne, le Père Brzozowski, frère de l'ancien général, lui était entièrement dévoué. En France, dans quelques maisons d'études « les thèses » de M. de Lamennais avaient été publiquement soutenues et défendues. Ailleurs elles étaient vivement attaquées ; l'autorité intervint. Le P. Richardot, provincial de France, interdit toute controverse publique sur ces matières. Le P. de Rozaven, homme d'un grand savoir et d'une distinction parfaite (1), lui écrivit de Rome, le 12 octobre 1821 : « Vous avez parfaitement fait de supprimer les thèses où l'on combattait le système de M. de Lamennais. Outre qu'il ne nous convient en aucune manière de nous déclarer contre un homme justement célèbre et à qui la religion a des obligations, c'est un fort mauvais moyen pour faire triompher la vérité. Les disputes ne font que piquer et aigrir les esprits. Des discussions pacifiques où l'on ménage l'amour propre et la délicatesse sont des moyens plus sûrs ». Ce n'est point que le P. de Rozaven s'aveuglât sur les erreurs de Lamennais. Jugeant l'*Essai*, il ajoute : « Je vous avoue, entre nous, que je n'en suis pas satisfait. Il me paraît que tout porte sur un principe faux. M. de Lamennais se plaint qu'on ne l'a pas compris, et il a raison jusqu'à un certain point ; il est

(1) Jean-Louis de Leissègues de Rozaven, né à Quimper le 9 mars 1772, mort à Rome le 12 avril 1852.—Mgr Dupanloup a dit, du P. de Rozaven que : « Depuis Bossuet, l'Eglise de France n'a point possédé peut-être un théologien aussi consommé ». « Dès 1823, dit l'évêque d'Orléans, lorsque le système de M. de Lamennais sur les conditions de la certitude était dans tout l'éclat de sa nouveauté et menaçait d'entraîner les esprits, à la fois surexcités et enervés, dans des imaginations téméraires, dont les suites durent toujours, le P. Rozaven fut un des premiers à élever la voix pour dénoncer le péril. Plus tard, après 1830, dans un écrit admirable de sagacité, de modération et de force, il eut encore l'honneur de contribuer plus que personne à la ruine de ces doctrines intempérantes qui, détruisant au cœur de l'homme le principe même et les derniers restes de la raison, abattaient du même coup les fondements de la foi... Le P. Rozaven maintint contre l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* et son école fatale, les droits légitimes de la raison, comme, un siècle et demi auparavant, d'autres Jésuites, si étrangement calomniés, s'étaient trouvés être les plus énergiques représentants de la liberté humaine contre les sombres emportements de Jansénius et de Port-Royal. »

(Lettre au prince A. Galitzin. Voir : *De la réunion de l'Eglise russe à l'Eglise catholique*. Paris, 1864.)

certain qu'on lui attribue des sentiments qu'il n'a pas... Je travaille pour mon propre usage à réduire cette controverse à quelques points précis, que l'on puisse discuter sans s'écarter à droite ou à gauche, et je pense que j'enverrai mes réflexions à M. de Lamennais. »

En 1822, le professeur de philosophie du petit séminaire de Forcalquier ayant, à l'insu des supérieurs, fait soutenir une thèse en faveur des doctrines de l'*Essai*, le P. de Rozaven s'en plaint au Provincial. Le 4 octobre 1823, le P. Fortis, général de la Compagnie, fait défense d'enseigner ce système. L'année suivante, Lamennais se rend à Rome, où il a de fréquentes conférences avec le P. de Rozaven. Le 23 octobre 1825, il écrit au Provincial de France pour se plaindre de l'opposition faite à ses idées et pour exiger qu'on lui livre la lettre du P. Général. Évidemment on ne pouvait y consentir. A partir de ce jour, les feuilles du parti ouvrent le feu contre la Compagnie. Le R. P. Fortis étant mort, le P. Roothaan est élu à sa place et le P. de Rozaven, nommé assistant pour la France. Le nouveau général, en confirmant le décret de son prédécesseur, s'exprime ainsi : « En n'adoptant pas de semblables doctrines dans nos écoles, il n'est pas pour cela dans nos intentions que les nôtres les attaquent ou les combattent. Bien plus, notre volonté expresse est que l'on évite toute dispute qui pourrait blesser ou altérer la charité ». — Cette neutralité ne cessa que le jour où Rome eût parlé.

Mgr Ricard dira peut-être que ces faits lui étaient inconnus. Nous n'en doutons pas ; mais l'excuse ne vaut rien. Pour s'en instruire, il lui aurait suffi d'ouvrir l'*Histoire de la Compagnie de Jésus*, par Crétineau-Joly, tome VI^e, p. 125^e et suivantes.

Les lettres intimes du P. de Rozaven indiquent assez quel fut le ton de sa polémique publique (1). Mgr Ricard, s'abritant derrière l'autorité de Mgr de Ladoue, prétend que « le ton général de la discussion (du Père de R.) affecte, à l'insu probablement du vénérable auteur, un ton de supériorité qui va quelquefois, dans l'expression jusqu'à la suffisance et au mépris ». Et la preuve ? C'est que « presque à chaque instant, il dit ou *sous-entend* que son adversaire n'a pas compris les théologiens, qu'il n'a pas lu, qu'il n'a pas étudié. Ce coup fut plus sensible à Lamennais que tous les autres ».

Il suffirait de citer quelques pages du P. de Rozaven, pour mon-

(1) Pour plus de détail, voir la notice sur le P. de Rozaven par le P. Guidé dans les *Vies des Pères de la foi*, t. 1^{er}, p. 110.

trer combien cette accusation est peu fondée. Nous renvoyons le lecteur à son livre.

Mgr Ricard n'est vraiment pas heureux, quand il touche aux jésuites. A propos du goût de Lamennais pour *l'Imitation de Jésus-Christ*, je note à leur adresse une allusion peu bienveillante. « *L'Imitation de Jésus-Christ* attira Lamennais. Il la lut, la relut, la médita, et un jour irrité par l'infidélité et l'insuffisance de tous ceux qui, depuis Sacy jusqu'à GONNELIEU, avaient eu la prétention de faire passer dans notre langue ce style si, etc., etc., il le traduisit en français.

« Quelle merveilleuse traduction !

« C'est d'une perfection achevée » . (p. 224, 225.)

Hélas ! il faut modérer ces transports. Tout le monde sait aujourd'hui que le P. de Gonnelieu n'a pas traduit *l'Imitation*. La version qui lui fut faussement attribuée, est de Jean Cusson, imprimeur à Paris et avocat au parlement, qui la publia en 1673 avec les lettres initiales de ses noms et qualités. Elle eut 12 à 15 éditions. Son fils, J.-B. Cusson, imprimeur lui aussi, retoucha et même refondit cette traduction, en s'efforçant de se rapprocher plus littéralement du texte, et il la publia à Nancy en 1712. Il dit, dans sa dédicace à la duchesse de Lorraine, qu'il a ajouté des prières et des pratiques *sorties d'une plume qu'elle connaît et qu'elle honore de son estime* : allusion au P. de Gonnelieu, nommé dans l'approbation et dans le privilège. Dans la réédition de 1726 (Nancy), J.-B. Cusson se déclare ouvertement l'auteur de cette version. Au début, il y eut, dans le public, quelques hésitations qui disparurent bientôt. Les *Mémoires de Trévoux* qui d'abord avaient confondu le traducteur avec l'auteur des *prières et pratiques* (août 1703, p. 1403), rectifièrent explicitement cette erreur en janvier 1716 (p. 183). Depuis lors, pas un érudit ne s'y est trompé.

Mais voici bien plus fort ! M. de Lamennais est précisément dans le même cas que Gonnelieu, avec cette différence, que « l'admirable » traduction qu'on lui attribue est d'un jésuite ?

Je lis dans les *Supercherries littéraires* de Quérard, t. II, p. 562, au nom : LAMENNAIS : « *L'Imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle par E. de Genoude*, augmentée d'une préface et de réflexions à la fin de chaque chapitre, par F. de Lamennais, 1820, un volume avec 6 gravures ». Je cours bien vite au nom : GENOUDE (*Supercherries*, t. II, p. 154), et je trouve sous la rubrique : « Ouvrages qui peuvent lui être contestés : *De l'Imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle par T. Genoude* », le reste, comme ci-dessus. Puis,

cette note : « Dans la même année parut un écrit intitulé : sur deux traductions nouvelles de l'Imitation de Jésus-Christ et principalement sur celle de M. de Genoude (par l'abbé A. Guillon) Paris, 1820, in-8°, 20 pp. — Cette brochure est signée C. D.. La seconde traduction, examinée par l'abbé Guillon est celle de M. Gence qu'il trouve bien supérieure à celle de M. de Genoude, *laquelle est une espèce de contrefaçon de la traduction du P. Lallemand, jésuite*. On peut porter le même jugement de la *nouvelle* traduction publiée en 1824 par M. l'abbé de Lamennais ». C'est donc la version du P. Lallemand qui transporte d'admiration Mgr. Ricard, et il a raison : « Traduction estimée, dit Quérard (1) et qui a eu douze éditions au moins. L'auteur avait quatre-vingts ans lorsqu'il la publia ». J'ajoute qu'il en avait paru dix éditions avant 1820.

Le plus piquant, c'est que Lamennais, dans sa Préface, fait l'éloge de la traduction du P. Lallemand et des « corrections » de Genoude. Il ajoute : « Il nous a paru qu'on pouvait, en conservant ce qu'il y a de bon dans les traductions anciennes, essayer de reproduire plus fidèlement quelques-unes des beautés de l'*Imitation*. En ce genre de travail, *venir le dernier est un avantage* ». De fait, Lamennais a *retouché* Lallemand. Il s'est même permis quelques contre-sens qui auraient fait bondir le vieux jésuite.

Que de choses n'aurions-nous pas à relever encore dans le livre de Mgr. Ricard ! Par exemple, n'est-il pas excessif, de dire que le prospectus du journal l'*Avenir* « a fait l'Église de France ce qu'elle est aujourd'hui et marque une date capitale pour l'histoire catholique tout entière » (p. 252).

Est-il vrai que de là sont sorties les conférences de Notre-Dame et les conférences de Saint-Vincent de Paul ? (p. 298). Est-il sage de tant applaudir devant un jeune auditoire aux *Paroles d'un croyant*, sans assez distinguer la forme du fond, et de lui réciter tout au long (p. 367) ce chapitre XIII^e, où *les Rois* sont, sans exceptions, vilipendés comme des monstres qui boivent le sang dans des crânes ? S'il y a là quelque opportunité, j'aime mieux ne point chercher laquelle. Je me rappelle seulement que ce livre a été condamné par l'Église et que la lecture en est interdite sous peine d'excommunication. Est-ce bien sérieusement qu'on nous dit que « par un phénomène étrange », — étrange en effet ! — la piété avait survécu à la foi chez Lamennais ? Pour qui connaît les tristes mystères de cette existence déchuë, une pareille assertion semble une

(1) *France littéraire*. t. IV. n. 294.

ironie. Enfin je laisse au lecteur à décider si l'apostasie est assez sévèrement jugée, si l'avocat n'a pas trop plaidé les circonstances atténuantes, si surtout l'orthodoxie n'est pas un peu effarouchée de ces mots qui résument le livre : « Spectacle déchirant pour beaucoup, triste pour tous ; car il témoigne de la fragilité de nos opinions les plus fermes et de l'instabilité DE NOS CROYANCES en apparence les plus inébranlables. » (p. 2).

CH. CLAIR, S. J.

4. R. — 160. ESPAGNE (1'), *Impressions et souvenirs* — 1880 et 1881 — par A. ESCHENAUER, de la Société d'Anthropologie de Paris, lauréat de l'Académie française, membre des congrès de Lisbonne et d'Alger et de plusieurs sociétés savantes. 4 vol. in-18 jésus de VIII-326 p. (1882). Paris, Ollendorff. 3 fr. 50.

J'aime beaucoup l'Espagne, et toutes les fois que je trouve une occasion d'étudier ce pays, je la saisis avec empressement. Aussi est-ce avec une véritable joie que j'ai appris la publication du livre de M. Eschenauer, et que j'ai reçu le volume où il a voulu nous parler de l'Espagne. M. Eschenauer n'est pas des nôtres : mais il est lauréat de l'Académie française, mais il parle de l'Espagne avec une véritable sympathie, et j'espérais trouver dans la lecture de son ouvrage plaisir et profit à la fois.

J'ai achevé cette lecture, et je dois rendre compte de l'impression qu'elle m'a causée. L'auteur est trop sincère, — je l'ai constaté dans maint endroit, — pour ne pas aimer la sincérité chez les autres. Sans cela j'éprouverais un certain embarras à parler des défauts de son livre, avec toute la franchise d'un critique qui veut être consciencieux. Mais nous ne sommes plus au temps où une recension n'était qu'un bouquet de compliments à l'adresse d'un auteur susceptible et ombrageux. Je vais donc dire tout simplement ce que je pense de l'œuvre de M. Eschenauer.

L'auteur est parisien, ou du moins habite Paris : cependant son style n'a rien qui rappelle le langage exquis des habitants de la capitale. Qu'un étranger parlant français se fasse connaître dès la première page par des expressions inusitées ou des phrases embarrassées, il n'y a là rien de bien étonnant. Un Catalan, par exemple, ne parle pas le pur castillan. Mais est-ce un Français qui a pu écrire : « sculpté maitrement » (p. 58) ; « le foyer où vibra une flamme condensée » (p. 114) ; « chacun trouve sa place marquée à son nom, avec un élégant menu, qui tint promesse » (p. 86) ; « des bâtisses

riantes » (p. 59) ; « témoigner sa lointaine gratitude » (p. 88) ? Parfois la pensée de l'auteur se devine difficilement, à cause du vêtement sous lequel il la cache. Que veut dire, par exemple, cette phrase que je trouve à la page 70, et où il est dit que les bijoux des Portugaises « témoignent de leur infatigable ardeur au travail ? » Que signifie ce passage où M. Eschenauer développe des idées religieuses qui lui sont chères, mais qui demanderaient d'être exposées avec plus de clarté : « Le culte chrétien s'accommode mal, ce nous semble, d'un pareil entassement de richesses. Certes, le beau, l'idéal lui convient. Mais il faut que cette beauté soit essentiellement divine et que la main de l'homme voile en quelque sorte son œuvre d'une chaste et noble simplicité ; il faut que la parole de Dieu, Beauté primordiale, Verbe créateur et régénérateur, ait la première place ; il faut qu'elle retentisse, dans l'enceinte sacrée, claire, intelligible à tous, dans sa suavité « comme dans l'éclat de son tonnerre. » L'auteur veut nous dire que d'abord la pompe ne convient pas à une église et ensuite qu'il faut prêcher, surtout prêcher, prêcher de toutes manières. Mais que n'employait-il pour nous le dire un style aussi simple que le culte dont il est partisan ? Et puis, est-ce que ces deux idées, exprimées dans une seule et même phrase, sont bien corrélatives ? Est-ce qu'une église bien ornée empêche une bonne prédication ? Que M. Eschenauer daigne se rendre à Notre-Dame-de-Paris : il admirera un vaisseau splendide, une merveille d'architecture ; ce qui ne l'empêchera pas d'entendre la puissante parole du P. Monsabré, « dans sa suavité comme dans l'éclat de son tonnerre. »

A la page précédente, l'auteur avait écrit ces deux phrases, que l'on est étonné de trouver rapprochées : « Béranger l'a dit :

Sur la croix que son sang inonde
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu !

Mais, hélas ! où est-il ? Que de fois nous pourrions répéter le mot de Marie-Madeleine : « On nous a pris notre Maître, et nous ne savons où on l'a mis. » Franchement, nous sommes étonnés, après une citation qui n'est pas respectueuse pour le divin Maître, de voir M. Eschenauer prendre un ton de componction pour dire que nous autres, catholiques, nous avons caché le Christ à la foule !

Mais je ne veux pas me laisser entraîner aux controverses religieuses, et je reviens à mon assertion, c'est que le style de l'auteur n'est pas aussi clair qu'un bon prêcher protestant. Je l'ai dit plus haut, cette obscurité est souvent causée par le choix des expressions. Sou-

le second aux ardeurs séraphiques de l'amour divin, dont son âme était continuellement embrasée ; le troisième à la grande œuvre à la fois religieuse et sociale, que Dieu a réalisée par elle, et pour le succès de laquelle il l'avait comblée de dons si merveilleux. Nous avons nommé la réforme de l'Ordre du Carmel principe et point de départ de tant de dévouements sublimes, de tant de travaux apostoliques, sociaux, et littéraires dont l'Église et la société ont si largement profité, n'en déplaise aux philosophes aveugles, aux faux sages ou aux politiques à courte vue, qui s'imaginent follement qu'un religieux, un Carme, une Carmélite ne sont de nos jours que des rouages inutiles dans le mécanisme social.

Nos lecteurs connaissent assez M^{sr} Gay, la haute et forte doctrine de tous ses écrits, les enseignements substantiels qui s'en dégagent, pour deviner par avance qu'il a traité d'une façon magistrale l'éloge de Sainte Thérèse. Le sujet d'ailleurs lui allait d'autant mieux qu'il y était préparé de longue main, étant depuis vingt ou trente années déjà supérieur et directeur de divers couvents de Carmélites. Il serait donc inutile d'insister sur le mérite théologique et hagiographique des trois discours dont nous parlons. Aussi nous nous contenterons d'ajouter pour terminer qu'en M^{sr} Gay l'orateur et l'écrivain ne sont point inférieurs au théologien mystique. Les expressions imagées, pittoresques et toujours d'une rare énergie se pressent sous sa plume. Il ne néglige pas non plus de semer son discours de petits traits à la fois touchants, édifiants ou sublimes et de nature néanmoins à réveiller l'attention. En un mot, le nouvel *Éloge* de Sainte Thérèse par M^{sr} Gay sera lu avec autant de profit que d'intérêt, il contribuera dans une large mesure à faire mieux connaître et mieux aimer l'admirable Réformatrice du Carmel.

DOM FRANÇOIS PLAINE.

4. — 168. **JUIFS (les) NOS MAITRES !** Documents et développements nouveaux sur la question juive, par l'abbé E. A. CHABAUTY, chanoine honoraire d'Angoulême et de Poitiers. 1 vol. in-12 de 264 p. (1882). Paris, V. Palmé. 2 fr.

Voici comment l'auteur analyse lui-même son livre: « 1^o Le peuple juif a (depuis la dispersion) traversé les nations et les siècles, en étant continuellement dirigé et gouverné par une succession non interrompue de chefs suprêmes.

2^o Ces chefs, qui s'appellent les princes de Juda ou d'Israël, ont toujours caressé l'espoir de retourner dans la Palestine, leur patrie, et d'arriver un jour à dominer le monde. Ils n'ont jamais

cessé d'entretenir et de développer cette double espérance dans leur nation ; et celle-ci, dans son ensemble, est en parfait accord avec ses chefs pour tendre vers ces deux buts et pour mettre à leur entière disposition son obéissance et toutes ses ressources afin qu'ils les atteignent.

3° De tout temps, et plus ou moins selon les circonstances, les princes d'Israël ont tenté, mais sans réussite, de parvenir à ce double résultat. L'ébranlement causé dans la société chrétienne par le protestantisme et par la révolution française leur a offert des circonstances favorables comme il ne s'en était pas encore présenté. Ils se sont empressés de les mettre à profit.

4° Par suite, les juifs, sous la direction occulte de leurs chefs, ont pu pénétrer de toutes parts dans cette société chrétienne qui les avait si sagement repoussés pendant le moyen-âge. Ils y sont entrés tout à la fois d'une manière cachée, dans le xviii^e siècle, en s'affiliant aux divers sociétés secrètes existantes et en fondant eux-mêmes de nouvelles, et d'une manière ouverte, soit par de nombreuses conversions au protestantisme, soit en obtenant dans la plupart des pays civilisés l'émancipation politique et les droits de citoyens.

5° Par leur or, leur habileté, leur persévérance, les princes juifs sont arrivés à s'emparer de toutes les sociétés secrètes. Ils en sont devenus les suprêmes et uniques directeurs. Ils les tiennent entre leurs mains depuis qu'ils les ont unifiées et rattachées toutes, par des liens plus ou moins secrets, à la Franc-Maçonnerie templière. Ils ont ainsi enrégimenté et organisé, sous leur autorité tous les éléments du mal et de la révolution qui existent dans le monde.

6° Eux seuls étaient aptes à opérer cette unification universelle des ennemis de Jésus-Christ et de son Eglise, parce que, d'abord, plus que tout autre peuple, ils sont sous la domination de Satan à cause de leur déicide qui est pour eux comme un second péché originel ; parce que, ensuite de tout temps, et dès l'origine du christianisme, ils avaient pied, par la cabale, dans presque toutes les associations occultes païennes et hérétiques ; parce que, enfin, formant eux-mêmes depuis leur dispersion une immense société secrète, et vivant sur tous les points du globe, toujours en relation les uns avec les autres par la religion, la politique et le commerce, toujours dirigés de loin comme de près par les mêmes chefs, ils peuvent recevoir et faire exécuter partout à la fois le même plan et les mêmes mots d'ordre.

7° C'est au moyen de ce formidable engin de destruction, que j'ai nommé la « Maçonnerie judaïque », qu'ils veulent faire disparaître tous les obstacles à leurs séculaires desseins, à savoir : les idées, les institutions et les nations chrétiennes. Leur infernal travail est grandement avancé. Plus que jamais ils espèrent le mener à fin, et devenir les uniques maîtres du monde. »

On ne pouvait mieux décrire la situation dominante conquise dans le monde en ces derniers temps par les juifs. S'ils ont été constamment dirigés par un gouvernement occulte résidant à Constantinople ou ailleurs, c'est ce qui reste douteux, malgré les deux documents du xvi^e siècle allégués par M. Chabauty. Mais cela importe peu, et il suffit que tout dans l'histoire du judaïsme se soit passé comme si ce gouvernement avait réellement existé. Il se peut que les juifs n'aient obéi qu'à leur antipathie violente contre le christianisme et à leur situation de race maudite depuis leur déicide. La force des choses, aidée si l'on veut de l'inspiration satanique, suffirait pour expliquer tous les résultats dont nous sommes témoins. Les trois premières assertions de M. l'abbé Chabauty concernant les princes de Juda peuvent demeurer douteuses, sans que les quatre dernières, qui regardent les conquêtes réalisées par la race juive, perdent rien de leur certitude et de leur importance. Si par princes de Juda, l'on entend ceux des juifs que leur fortune ou leur intelligence et leurs talents élèvent assez pour rallier à eux tous les autres et s'en faire suivre, ces princes existent certainement, et ils ont existé plus ou moins de tout temps, mais ces chefs de la nation ont toujours pu se rencontrer en tout pays, et c'est peut-être vouloir trop prouver que de soutenir qu'ils ont résidé ou résident en telle ou telle capitale : cela, d'ailleurs, nous le répétons, est indifférent pour le résultat acquis, lequel est bien celui que l'auteur dénonce : les juifs aujourd'hui maîtres de la Franc-Maçonnerie maîtresse du monde.

Mais contre Jésus-Christ, les juifs méditent des choses vaines, *meditati sunt inania*, ils sont condamnés à le servir tout en voulant lui nuire. Ils seront toujours ses témoins malgré eux. « Les juifs, en le tuant pour ne pas le recevoir pour Messie, lui ont donné la dernière marque de Messie. En continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables ; et en le tuant, et continuant de le renier, ils ont accompli les prophéties. Si les juifs eussent été tous convertis par Jésus-Christ, nous n'aurions plus que des témoins suspects ; et s'ils avaient été exterminés,

nous n'en aurions point du tout. » (Pascal, *Pensées.*) Les juifs font ce que faisait Balaam, ils veulent maudire et ils bénissent. Leur témoignage, pour qui sait l'entendre, est identique à celui des chrétiens, de plus il n'est pas suspect, étant rendu par la haine. Les juifs peuvent donc attirer sur eux-mêmes l'attention du monde, ils l'attireront par là même nécessairement sur Jésus-Christ.

Un jour, en se convertissant, selon la prophétie de saint Paul, ils mettront le comble à leur témoignage, ainsi le veut Jehovah.

J. B. JEANNIN.

4. — 169. **L'HÉRÉDITÉ ROYALE ET LES CONSTITUTIONS FRANÇAISES DEPUIS 1789**, par Henri LEMOINE, avocat, ancien rédacteur en chef du *Courrier de la Dordogne*. 1 vol. in-18 jésus de XLIV-700 p. (1882). Périgueux, Cassard frères. 4 fr.

Voici l'œuvre remarquable d'un jeune publiciste, mort à la peine, et à qui un talent des plus distingués, servi par un grand cœur, par une maturité précoce de jugement et de science, semblaient promettre un brillant avenir. M. Sagette la présente au public dans une préface écrite de verve, avec la chaleur de l'amitié et la compétence du savoir. Il en explique d'abord la genèse, et il nous dit en ces termes à quelle tendre sollicitude la publicité en est due : « Vraie veuve au sens de saint Paul (son épouse chrétienne) s'est enveloppée tout entière dans ses voiles de deuil ; elle a refermé son âme comme une châsse sur les reliques du cher défunt ; elle s'est consacrée tout entière au culte de cette sainte mémoire, et nous lui devons de pouvoir présenter le livre qu'elle nous donne, comme ce qui reste ici bas de plus vivant, le plus éloquent et le plus utile de M. H. Lemoine » (p. 8.)

M. Sagette esquisse ensuite d'une plume rapide le plan du volume. C'est là comme l'avenue du beau monument élevé à la vérité historique, aux traditions françaises et à la justice.

L'hérédité royale, voilà l'idée *princeps* de ce volume ; de là deux versants : l'un tourné vers l'ancienne Monarchie, l'autre vers la Révolution, et restant inachevé : *Cætera desiderantur*.

D'abord quelques considérations de haute valeur sur le droit national et le droit divin, sur les conditions essentielles du pouvoir dont la première est l'unité, sur l'hérédité royale en tant qu'elle assure la stabilité des institutions et la liberté des gouvernés. Puis l'auteur arrive à la question de fait résolue par l'histoire. Là il

qu'il ne les mentionne jamais, et, s'il les a lus, il ne saurait ignorer la valeur très sérieuse de leurs arguments. Nous parlons ici au point de vue de la « science. » On a montré cent fois que « l'exégèse critique » ne se fait pas faute d'user largement d'arbitraire dans la dissection des textes au moyen des trois fameux critères. Les prétendues contradictions qu'elle a relevées se concilient sans peine, pourvu qu'on applique au texte sacré les règles d'après lesquelles un homme de bonne foi interprète un ouvrage qui n'est pas composé pour des chicaneurs. On ne nie pas, du reste, que Moïse ait utilisé, sous la direction de l'Esprit-Saint, des documents antérieurs, soit conservés dans la tradition orale, soit même écrits. Cette opinion, déjà indiquée par d'anciens exégètes catholiques, voire par les Pères, suffit à expliquer certaines divergences de rédaction dans la Genèse. Tout autre est l'hypothèse des deux ou trois documents fondamentaux, conçus et rédigés sur des plans tout-à-fait différents, et amalgamés sans véritable unité par un compilateur bien postérieur. Cette hypothèse, qui est celle de M. Lenormant, détruit l'unité de la Genèse, et sauvegarde très mal, quoiqu'il en dise, la doctrine orthodoxe sur l'authenticité et l'inspiration du saint Livre. Non, la « science » n'a point « démontré » cette hypothèse. La publication qui nous oblige à rappeler ces faits ne donnera à personne le sentiment du contraire. Ce qu'elle pourra faire, c'est de brouiller les idées, diminuer le respect dû à la tradition catholique et même le respect de la Sainte Écriture. Il n'y a pas d'autre fruit à attendre des théories hasardées auxquelles le savant membre de l'Institut prête trop facilement l'appui de sa plume.

Qu'il nous soit permis, en finissant, de lui souhaiter moins d'engouement pour la « critique indépendante de la Bible. » Sans doute il est bon de reconnaître les services réels que cette critique a rendus (souvent sans le vouloir) à la science des Écritures sacrées ; cette « infinité de travaux d'analyse patiente et de discussion minutieuse » qui constituent son œuvre, ne sont pas entièrement indignes des éloges un peu enthousiastes de M. Lenormant. Seulement, il ne faudrait pas oublier ce qui vicie presque tous ces travaux dans leur fond, à savoir la négation du surnaturel érigée en principe *a priori*. Les études de l'exégèse critique sur le Pentateuque, en particulier, ont toujours eu pour but principal d'expliquer ce livre admirable sans révélation, sans miracle et sans inspiration, et la fortune de la « théorie documentaire » est due surtout au secours qu'elle paraît offrir pour cette entreprise insensée. Qu'on cesse donc de

vouloir entraîner l'exégèse catholique à la remorque du rationalisme dans des hypothèses pour le moins téméraires, et d'ailleurs cent fois moins naturelles que la doctrine traditionnelle ! Combien M. Lenormant servirait mieux la religion et la science en renonçant à ses essais d'exégèse aventurée, pour consacrer toutes ses forces aux belles études d'archéologie et surtout d'assyriologie, qui lui ont fait un renom mérité !

JOS. BRUCKER.

4. — 192. HISTOIRE DE S. E. Mgr LE CARDINAL GOUSSET, archevêque de Reims, par Mgr FÈVRE, vicaire général, protonotaire apostolique. 1 vol. in-8 de 490 p. (1882). Paris, V. Lecoffre. 6 fr.

Le livre de Mgr Fèvre est, sans aucun doute, le fruit d'une très sincère et très légitime admiration pour le cardinal Thomas Gousset, qu'il a dû connaître particulièrement, et l'auteur a atteint sans doute aussi son but car il fait partager cette sympathique admiration par tous ceux qui le lisent. En étudiant ce livre il est bon toutefois d'être attentif à l'avertissement que Mgr Fèvre donne vers la fin : il ne s'est point proposé d'écrire une *biographie*, mais une *histoire* du cardinal Gousset. Ceci explique plusieurs choses : l'écrivain parle de nos contemporains comme il ferait d'hommes du xvi^e et du xvii^e siècle, Gousset, Dupanloup, Pie, Darboy, Mathieu etc. etc. Ceci explique surtout comment l'écrivain a laissé de côté un très grand nombre de faits très propres à caractériser le cardinal Thomas Gousset et comment il s'est surtout appliqué à étudier le théologien, le canoniste, le savant, l'évêque. Il ne faut demander à un auteur que ce qu'il a voulu faire et ce serait un procédé trop facile pour la critique de se tracer un plan, puis de reprendre l'auteur qui ne l'aurait pas suivi. Nous pouvons désirer un autre ouvrage plus conforme à notre goût et à nos idées ; mais nous devons examiner le livre qui nous est offert d'après les idées et le plan de l'auteur lui-même. Qu'il nous soit donc permis de dire que nous aurions désiré pour un prélat contemporain une vie plus intime, plus riche de détails familiers, surtout une part plus large faite à la correspondance. Sous ce rapport il serait facile à un auteur qui entreprendrait des mémoires sur le cardinal Gousset de recueillir une riche moisson ; nous avons là sous la main un dossier de quelque importance ; nous en connaissons d'autres et quant aux anecdotes caractéristiques, nous en avons recueilli un assez bon

nombre de la bouche même du bon et vénérable cardinal. Or il nous semble, — mais personne n'est obligé de partager notre opinion, — que l'heure de l'histoire n'est pas encore arrivée, mais que les mémoires sur un contemporain qui a joué un rôle aussi important sont toujours bien venus. Pourrons-nous ajouter que le style souvent familier jusqu'à se permettre des calembourgs, est plutôt celui des mémoires que celui de l'histoire (p. 66, 111, 122, 126, 149, 286, 359, 419 etc, etc.)

Mgr Févre, d'après le plan qu'il s'était tracé, ne devait pas s'arrêter longtemps sur l'enfance et l'adolescence du futur cardinal Gousset. Il en dit néanmoins suffisamment pour intéresser vivement le lecteur. On suit avec curiosité ce petit paysan qui s'élève bientôt par la seule force de son intelligence et l'assiduité au travail jusqu'à occuper une chaire de théologie dans un séminaire important, le séminaire de Besançon. Dès lors on entre dans tout le mouvement de l'Église de France durant la plus grande partie du XIX^e siècle. Le professeur de Besançon ne tarde pas à être en rapport avec les hommes les plus influents de notre pays. Jamais il ne lui vint en esprit de nier plus tard ses relations avec l'école de Lamennais; mais aussi il tenait à honneur de s'être séparé de ce chef infidèle à sa soumission, dès le premier signal donné par le Saint-Siège. Plusieurs fois il fit cette déclaration durant le cours de sa longue et fructueuse carrière littéraire et il la renouvelle dans l'un de ses derniers écrits, dans sa théologie dogmatique. Il y prononce même le mot de rétractation (p. 44, 53, 58.)

Cette évolution fut aussi sincère que prompte. En effet dès lors l'esprit droit de Thomas Gousset avait compris que le seul guide certain sur lequel le théologien comme le simple fidèle, doit s'appuyer, c'est l'enseignement de la Chaire Apostolique. N'étant encore que simple professeur au séminaire, il avait fait vœu, près du tombeau de saint Pierre, de suivre toujours les enseignements du docteur infaillible; mais l'accomplissement de ce vœu n'était pas à l'époque de 1825 et 1826 aussi facile que peuvent se le figurer nos jeunes contemporains qui n'ont pas vécu dans l'intimité de membres de l'ancien clergé. Il est très intéressant de suivre, dans l'histoire du cardinal Gousset, les luttes qu'il eut à soutenir dans l'intérieur du séminaire pour maintenir sa liberté d'enseignement. Cet enseignement, on le sait, fut toujours en dogmatique l'infaillibilité du souverain pontife et en morale le probabilisme, d'après les règles résumées par saint Alphonse de Liguori.

Aussi le premier livre qui a fondé la réputation du cardinal Gousset et qui le fit connaître dans toute la France et à Rome, ce fut sa *Défense de la théologie morale* de saint Alphonse. Depuis il publia une grande quantité d'ouvrages à l'usage du clergé ; mais ce fut là son œuvre fondamentale. Il donna surtout beaucoup d'éditions d'ouvrages qui étaient entre les mains des prêtres, comme le *Dictionnaire de Théologie*, le *Rituel de Toulon*, les *Conférences d'Angers*. Dans des introductions et surtout dans des notes substantielles, il combattait le gallicanisme et le rigorisme dont ces ouvrages étaient infectés. En théologien et en canoniste, Mgr Fèvre s'attache volontiers sur les points les plus importants de cet enseignement.

Thomas Gousset avait déjà été appelé aux fonctions de vicaire général par le cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, lorsqu'il publia sa justification de saint Alphonse. Nous félicitons Mgr Fèvre d'avoir su parler dignement du cardinal de Rohan dont plusieurs n'ont pas su apprécier le caractère droit, bienveillant et dévoué. A l'égard de plusieurs autres prélats l'historien s'est montré peut-être trop sévère, du moins dans les expressions ; pour le cardinal de Rohan, il s'est montré juste.

Les mérites seuls de Thomas Gousset le firent nommer évêque de Périgueux. Il ne resta pas longtemps à la tête de ce diocèse (6 mars 1836-26 mai 1840). Ces quatre années lui suffirent pour opérer d'importantes réformes et pour jeter les fondements d'établissements toujours prospères.

Appelé en 1840 à l'honneur de s'asseoir dans la chaire de saint Remi, il sut surmonter sans lutte ouverte de redoutables difficultés. Peut-être son origine plébéienne, dont il savait parler au besoin, servirent-elles à aplanir les voies. Il est certain qu'il remplit à Reims un ministère long et fructueux non seulement pour le diocèse qui lui était directement confié, mais pour la province et pour la France entière. Jamais en effet il ne cessa d'enseigner par ses écrits surtout et par des conseils remplis de sagesse. Il rétablit la liturgie Romaine dans son diocèse et contribua puissamment à la rétablir dans d'autres Églises. Il s'occupa du chant grégorien, non par lui-même, la Providence ne lui avait pas départi les facultés nécessaires pour cela, mais en encourageant ceux qui pouvaient s'acquitter de cette tâche et en les couvrant de son autorité.

Dès que l'occasion se présenta de célébrer des conciles provinciaux, l'archevêque de Reims donna l'exemple. Il le donna aussi pour la réunion des synodes. Les actes de ces assemblées sont

des modèles parfaits qui ont mérité les éloges du Saint-Siège.

Par un acte de dévouement à l'intégrité de la doctrine catholique, l'archevêque de Reims avait sacrifié la dignité de cardinal sous le règne de Louis-Philippe, il obtint cette éminente dignité sous l'empire, mais surtout par l'initiative du Saint-Siège. Tous les catholiques de France et du monde applaudirent à cette promotion due uniquement au mérite.

L'avant dernier chapitre du livre de Mgr Fèvre est consacré à montrer l'archevêque de Reims dans son administration épiscopale. Il s'y trouve aussi beaucoup de traits de la vie privée. On y admire le désintéressement, la prudence et la fermeté, toujours tempérée de bonté, avec laquelle le cardinal Gousset sut conduire le troupeau qui lui était confié. L'auteur aurait pu en dire beaucoup plus long sur cette partie, comme sur cette affaire de Vrigues-aux-bois (p. 410), et ç'eût été à la plus grande gloire de l'archevêque et de l'archiprêtre, depuis vicaire général, Victor Tourneur.

Le livre de Mgr Fèvre est une page très intéressante de l'histoire de l'Église de France au XIX^e siècle. Elle sera d'autant plus utile qu'elle est animée tout entière des sentiments de la plus pure orthodoxie.

DOM PAUL PIOLIN.

A. I. — 193. NOUVEAUX SOUVENIRS ENTOMOLOGIQUES, études sur l'instinct et les mœurs des insectes, par J. H. FABRE, 1 vol. in-12 de 352 p. (1882). Paris, Delagrave. 3 fr. 50.

A. II. — 194. MOÏSE ET DARWIN. L'homme de la Genèse comparé à l'homme singe ou l'enseignement religieux opposé à l'enseignement athée, par le Dr Constantin JAMES. 1 vol. in-12 de vi-448 p. (sans millésime). Paris, Bloud et Barral. 3 fr. 50.

I. — La nature est pleine de merveilles sans nombre. Mais ces merveilles sont en grande partie cachées. Pour les découvrir, il faut s'y appliquer, il faut souvent y employer beaucoup d'intelligence et de persévérance. Et que sont après tout ces sciences dont on est maintenant si fier, sinon des secrets arrachés à la nature par un travail opiniâtre dirigé par le génie?

Depuis de longues années, plus de quarante ans, M. J. H. Fabre étudie un tout petit coin de la création, quelques hyménoptères du midi de la France, et ce qu'il nous en révèle aujourd'hui, est, nous osons le dire, tout simplement ravissant. Réaumur, les Huber, Forel et tant d'autres investigateurs passionnés de la nature n'ont

rien produit, croyons-nous, qui, pour l'exactitude, la profondeur et l'originalité des observations, l'intérêt, le naturel, la vérité et la verve des peintures, l'emporte sur les *Nouveaux souvenirs entomologiques*. Mais il est un point pour lequel, le naturaliste Avignonais n'a pas de rivaux, c'est la sainte horreur de l'esprit de système, et des duperies de l'imagination où tant de naturalistes se laissent prendre. M. Fabre a bien mérité de la science et de la philosophie. Nous ajouterons même qu'il a bien mérité de la religion, quoiqu'il ne l'ait peut-être pas voulu d'une manière consciente; mais la religion trouve toujours son avantage, disons mieux, son bien, dans toute vérité.

D'autres naturalistes se plaisent aux aperçus généraux; en quatre pas, ils ont parcouru l'univers. Leurs observations ont naturellement beaucoup d'étendue, mais non moins naturellement elles restent superficielles; les détails et même de vastes ensembles n'envoient point de rayons à leur regard lointain et mobile. Des lacunes immenses sont semées dans le champ de leur vision: ces lacunes, ils les remplissent au moyen de théories qu'ils appellent scientifiques, et qui ne sont que des fictions raisonnées. L'imagination ne produit que des œuvres fragiles, et il suffit de quelques observations un peu sérieuses pour faire écrouler ses constructions plus téméraires que hardies. Il ne reste plus alors au savant d'imagination que la honte d'avoir eu l'audace de vouloir imposer des fables sous le nom de la science. L'étude de tout l'univers n'est point nécessaire pour renverser des systèmes qui ont la prétention d'expliquer tout l'univers: ce sont des édifices dont toutes les pierres sont solidaires, et dont rien n'est renversé sans que tout s'écroule à la fois.

Le livre de M. J. H. Fabre contient ses observations sur neuf ou dix insectes seulement, l'Ammophile hérissée, l'Eumène, l'Odynère, le Chalicodome, la Fourmi rousse, le Pompile, le Sitaris, le Méloé et la Tarentule à ventre noir. Celle-ci évidemment n'a pas été observée à titre d'hyménoptère. Les études de M. Fabre n'ont pas même porté sur l'évolution complète des mœurs de ces insectes; il les a bornées à certains détails de leur existence. Mais, sur ces points particuliers, ses observations ont été poussées aussi loin qu'il est humainement possible de le faire; l'observateur y a mis, sans exagération de l'héroïsme. Eh bien! pour renverser le transformisme, il lui suffit de tirer d'une seule de ses observations sérieuses ce qu'elle renferme; il lui suffit d'exposer les procédés dont fait usage l'Ammophile hérissée pour approvisionner le garde-manger de ses petits.

L'Ammophile hérissée est une espèce de taon qui, comme beaucoup d'insectes, s'occupe surtout à pourvoir aux besoins de sa progéniture qu'il ne verra jamais. Elle creuse un petit terrier, y dépose du gibier, y pond un œuf, puis elle ferme la chambre de son petit et s'en va pour toujours. Écoutons maintenant M. Fabre.

« Il faut, dit-il, aux larves des divers hyménoptères giboyeurs une proie immobile, qui ne mette pas en péril, par des mouvements défensifs, l'œuf délicat et puis le vermisseau fixé en l'un de ses points; il faut en outre que cette proie inerte soit néanmoins vivante, car la larve n'accepterait pas un cadavre pour nourriture. Ses provisions de bouche doivent être de la chair fraîche et non des conserves. » Cette sorte d'approvisionnement comporte un problème que l'on résout maintenant dans les laboratoires de physiologie; l'Ammophile l'avait résolu de longs siècles avant Claude Bernard : il empoisonne dans sa proie, d'un coup de stylet, les centres nerveux des mouvements.

« L'Ammophile hérissée a pour gibier une chenille dont les centres nerveux, distants l'un de l'autre et jusqu'à un certain point indépendants dans leur action, occupent un à un les divers anneaux de l'animal. Cette chenille, très vigoureuse pièce, ne peut être emmagasinée dans la cellule, avec l'œuf de l'hyménoptère sur le flanc, qu'après avoir perdu toute mobilité. Un mouvement de croupe écraserait cet œuf contre la paroi.

« Or un anneau rendu immobile par la paralysie n'entraînerait pas l'insensibilité de l'anneau voisin, à cause de l'indépendance relative des foyers d'innervation. Il faut alors que tous les anneaux soient opérés, l'un après l'autre, du premier au dernier du moins les plus importants. Ce que dicterait le physiologiste le plus expert, l'Ammophile l'accomplit : son aiguillon se porte d'un anneau au suivant à neuf reprises différentes.

« Elle fait mieux. La tête est encore indemne; les mandibules jouent, elles pourraient saisir pendant le trajet quelque fétu fixé au sol et opposer au charroi une résistance insurmontable. La chenille sera donc plongée dans un état de torpeur qui abolisse jusqu'aux velléités de défense. L'Ammophile y parvient en mâchonnant la tête. Elle se garde bien d'y plonger le stylet : blesser à mort les ganglions cervicaux, ce serait du coup tuer la chenille, maladresse qu'il faut absolument éviter. Maintenant la chenille, incapable de résister, incapable de le vouloir, est saisie par la nuque et traînée vers le nid. » Voilà ce que M. Fabre a vu, constaté de ses yeux. Voici

comment il raisonne d'après ce fait extrêmement remarquable.

Après avoir rappelé les procédés des *Saladeiros* de l'Amérique du Sud, qui abattent les bœufs en leur plongeant un stylet en un point précis de la nuque, « l'Ammophile, dit-il, opère d'une façon analogue, avec cette différence que sa chirurgie est beaucoup plus compliquée, beaucoup plus difficile, à cause de l'organisation de la victime. L'avantage lui reste encore si l'on considère la délicatesse du résultat obtenu. Sa chenille n'est pas un cadavre comme le bœuf dont la moëlle est tranchée ; elle vit, mais incapable de se mouvoir. A tous égards, l'insecte est ici supérieur à l'homme. »

Comment l'Ammophile, qui n'a jamais connu ceux de sa race, acquiert-elle une adresse aussi consommée ? « Aujourd'hui, plus que jamais, un besoin nous tourmente, le besoin d'expliquer ce qui pourrait bien être inexplicable. Il s'en trouve, et le nombre semble s'en accroître chaque jour, qui tranchent l'énorme question avec une superbe audace. Accordez-leur une demi-douzaine de cellules, un peu de protoplasme et un schéma pour illustration et ils vous donneront raison de tout. Le monde organique, le monde intellectuel et moral, tout dérive de la cellule originelle, évoluant par ses propres énergies. Ce n'est pas plus difficile que cela. L'instinct, suscité par un acte fortuit qui s'est trouvé favorable à l'animal, est une habitude acquise. » Habitude acquise dans l'individu et fixée peu à peu dans la race par l'hérédité. Telle est l'explication du transformisme. Nous ne pouvons malheureusement pas reproduire l'argumentation vive et entraînante par laquelle M. Fabre réduit à néant cette théorie dans le cas de l'Ammophile. En voici seulement les points principaux.

Une Ammophile, dans un passé très reculé, ayant par hasard piqué un ver gris dans neuf anneaux, s'en est fort bien trouvée et a transmis à ses descendants ce procédé : les Ammophiles qui n'ont pas eu cette chance bénie ont toutes disparu de la scène de la vie. C'est là ce que les transformistes doivent dire pour expliquer conformément à leur doctrine l'instinct de l'Ammophile.

Or, l'Ammophile qui la première a piqué un ver gris a dû procéder neuf fois de suite avec une précision rigoureuse. Elle avait des millions de millions de chances de piquer à côté contre une de toucher juste. Dans ces conditions, le calcul démontre que la chance favorable équivaut à zéro.

En second lieu, il n'y a pas un progrès, de telle sorte que l'espèce aurait insensiblement atteint la perfection dans l'art du stylet. L'insecte a dû se trouver du premier coup d'une habileté consommée,

sous peine d'anéantir sa race à la première génération qui a suivi.

On n'a pas le droit de supposer que l'Ammophile a d'abord opéré sur des chenilles plus faibles qu'un seul coup de dard engourdit suffisamment. L'observation démontre que chaque espèce d'hyménoptère se renferme sans jamais en sortir, dans une sorte de gibier.

En troisième lieu, l'on doit admettre que c'est fortuitement, sans intention, que la première Ammophile a percé neuf fois le ver gris. L'utilité de son œuvre lui était donc parfaitement inconnue et son opération a dû, à ce point de vue, laisser de bien faibles traces dans son cerveau. Les *saladeiros* qui savent et veulent énergiquement abattre leurs bœufs ne parviennent cependant pas à transmettre le moindre germe de leur art à leurs enfants. Comment la première Ammophile a-t-elle gravé dans son œuf ce qui n'existait pas dans sa tête ? (1).

« Pour ces motifs et bien d'autres, ajoute M. J. H. Fabre, je repousse la théorie moderne de l'instinct. Je n'y vois qu'un jeu d'esprit, où le naturaliste de cabinet peut se complaire, lui qui façonne le monde à sa fantaisie ; mais où l'observateur, aux prises avec la réalité des choses, ne trouve sérieuse explication à rien de ce qu'il voit. »

Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir analyser tout l'ouvrage de M. J. H. Fabre. Depuis les *Métamorphoses de l'homme et des animaux* de M. de Quatrefages, nous n'avons rien lu de plus instructif et de plus intéressant en histoire naturelle. Nous ne pouvons qu'engager vivement nos lecteurs à prendre directement connaissance de cette petite collection de merveilles.

II. — M. J. H. Fabre est surtout observateur consciencieux et passionné, M. Constantin James est plutôt polémiste savant, l'un se plaît aux beautés cachées de la nature l'autre aux luttes soutenues pour la vérité.

Le livre que vient de publier l'élève de prédilection de Magendie n'est pas en somme une œuvre nouvelle. C'est le développement de l'*Homme-singe*, qui a obtenu un succès si légitime auprès des hommes de bon sens et des hommes d'esprit, pour ne parler pas des savants de bon aloi.

Le Darwinisme fait plus facilement illusion quand il en est à son premier pas de recul. De l'homme à l'huître la distance a de quoi épouvanter ; on est infiniment moins troublé quand on n'a plus à

(1) Ajoutons qu'au moment où l'Ammophile opère sur le ver gris son œuf est déjà tout formé, prêt à être expulsé et peu propre à recevoir des impressions maternelles dans ses plus intimes tissus.

comblent que des différences de primate à primate, de bimane à quadrumane. Les traits de ressemblance sont, dans ce dernier cas, fort nombreux, et l'on est exposé à se laisser abuser, si l'on n'a pas l'habitude des spéculations scientifiques. Il importe donc que ceux qui savent viennent au secours de ceux qui ne savent pas, et leur montrent où est l'illusion, où commence la supercherie et où finit la science. C'était le mérite de la première édition de *l'Homme-singe*. C'est encore le mérite de la seconde édition, mais ici le cadre s'est amplifié : *Moïse et Darwin* comprend toutes les questions des origines cosmologiques.

Toujours spirituel, comme il est toujours savant, le docteur Constantin James a conçu son œuvre sous une idée générale qui ne manque pas de saveur. De nos jours, il est de mode de rejeter dédaigneusement la Bible pour la raison majeure qu'elle est en opposition avec la science ; le Darwinisme au contraire doit en grande partie son succès à la réputation qu'on lui a faite et à la prétention qu'il affiche de parler uniquement au nom de la science. Eh bien ! le docteur Constantin James ne craint pas de renverser les rôles. D'après lui, entre Moïse, qui ne pensait pas à la science, et Darwin, qui qui s'en fait une réclame, il n'y a pas lieu d'hésiter, c'est Moïse qui parle le langage de la vraie science ; Darwin n'est qu'un rêveur et un rêveur maladif.

Il nous est impossible de développer ce parallèle curieux. Nous pouvons du moins rappeler que les plus grands noms de la science ont rendu témoignage à Moïse. M. Constantin James cite Champollion, Buffon, Linné, Cuvier, Ampère, Demerson, Marcel de Serres. Répétons les paroles de ce dernier : « Si l'on considère que la géologie n'existait pas à l'époque à laquelle a été écrit le récit de la création, et que les connaissances astronomiques étaient pour lors peu avancées, on est porté à conclure que Moïse n'a pu *deviner si juste* que par suite d'une révélation. »

D'autre part, pour apprécier scientifiquement Darwin, le plus court est de juger sa méthode. Or voici quelle est sa manière de procéder, d'après le résumé du docteur Constantin James : « Darwin propose d'abord ses hypothèses sous une forme prudente et presque timide. Mais peu à peu il s'enhardit et insinue ses conjectures les plus paradoxales comme possibles ; bientôt il les tient pour certaines : enfin il les suppose démontrées et il raisonne en conséquence ; finalement il n'admet pas qu'un vrai savant puisse penser autrement que lui, et il traite avec dédain ceux qui s'obstinent à garder encore des opinions opposées.

« Ces changements de ton sont gradués de manière à communiquer l'enthousiasme de l'auteur à ses disciples susceptibles de fascination. Ceux-ci se sentent fascinés, parce qu'il est fasciné lui-même. »

Darwin n'est pas un savant, ou du moins, il n'agit pas en savant, c'est un avocat, ou un rhéteur dupe le premier de ses propres sophismes. Aussi Agassiz, qui a bien le droit de se faire entendre en pareille matière, a dit en parlant des théories de Darwin : « Je crois ce système contraire aux vraies méthodes dont l'histoire naturelle doit s'inspirer ; je le crois pernicieux et fatal au progrès des sciences. » Le docteur Constantin James résume son jugement dans une comparaison pittoresque : « C'est, dit-il au sujet de la méthode Darwinienne, identiquement le procédé de cet oiseau du désert, dont parlent les voyageurs, qui se place la tête sous l'aile pour qu'aucune impression du dehors ne vienne troubler sa sérénité. La première de ces méthodes (celle de Cuvier) est connue sous le nom de *Méthode naturelle* ; nous proposons, pour la seconde, celui de *Méthode d'autruche*. »

L'ouvrage de M. Constantin James a reçu les plus hautes et les plus flatteuses approbations. Quelques mots de sa préface en feront bien mieux connaître la valeur qu'une appréciation venue de nous. Après avoir nommé MM. Dumas, Pasteur et de Quatrefages, l'auteur de *Moïse et Darwin* s'exprime ainsi : « Eh bien, ces trois hommes, ces trois princes de la science, ont donné aux doctrines scientifiques de mon livre l'assentiment le plus complet, non pas par quelques mots de politesse obligée comme cela se voit quelquefois, mais par des témoignages écrits, conçus dans les termes les plus nets et les plus motivés. »

J. DE BONNIOT.

4. 5. — 195. ŒUVRES PASTORALES ET ORATOIRES DE

Mgr PERRAUD, évêque d'Autun, membre de l'Académie française.

Tome premier. 1 vol. in-8° de 740 p. (1883). Paris et Poitiers, Oudin. 7 fr.

Il y a quelques jours, devant un auditoire d'élite, Mgr Perraud entra à l'Académie française. Le nonce, trois évêques, plus de 50 prêtres s'unissaient à l'Institut de France et à l'élite de Paris, pour acclamer le nouvel académicien. C'est au lendemain de ce triomphe que parut le premier volume des *Œuvres* de Mgr Perraud, comme évêque. Il m'a déjà été donné d'assister à plusieurs réceptions à l'A-

cadémie, et des plus belles, depuis dix ans. Nulle ne m'a laissé l'impression inoubliable de celle de Mgr Perraud. C'est qu'avec lui l'épiscopat et l'Église rentraient sous cette coupole. En lui, c'était bien l'orateur et l'écrivain, mais surtout le prêtre et l'évêque, c'est-à-dire le représentant de Dieu, que l'Académie saluait par la bouche éloquente de son directeur, M. Camille Rousset.

Henri Perreyve, prenant possession de la chaire d'Hisloire ecclésiastique, en Sorbonne, disait de son prédécesseur Mgr Lavigerie : « C'est l'âme la plus épiscopale que je connaisse. » Après avoir lu ce premier volume des *Œuvres pastorales* de Mgr Perraud, je ne puis que lui appliquer cet éloge, tombé jadis des lèvres de son ami le plus tendrement aimé. Voilà bien l'évêque, gardien du dogme et de la morale, chef du bercail, guide des prêtres, père des âmes.

Il faut lire cette *Lettre pastorale* où Mgr Perraud annonce qu'il va entrer dans son diocèse. « Jamais, dit-il, la mission des évêques n'a été plus grande ; jamais elle n'a été plus difficile. » Certes, l'Épiscopat a bien mérité déjà de notre pays. Jadis, il l'arrachait à la barbarie triomphante, et, après le passage des Huns et des Visigoths, il se mettait vaillamment à la tâche de restaurer l'édifice national si fortement ébranlé. Pendant le moyen âge, nos évêques ont été comme des centres lumineux, dont l'éclat, traversant les épaisses ténèbres de l'époque de fer, guidait les générations d'alors vers des temps meilleurs. Par les conciles provinciaux, par leurs édits, ils ont adouci les mœurs et couvert d'une puissante protection toutes les faiblesses de l'humanité : l'enfant, la femme, le pauvre et le malade. Et depuis que de services encore rendus ! *Ils ont fait la France*, disait d'eux Gibbon, l'historien protestant. Oui, et ils l'ont agrandie, fortifiée, civilisée en l'amenant au Christ, en l'inféodant, si je l'ose dire, à ce royaume de Dieu, créé par le Seigneur Jésus. Ah ! quelle vaillance fut nécessaire ! quel courage à porter tant d'heures sombres et pleines de larmes ! Mgr Perraud pourtant n'a point tort, quand, historien rompu aux exigences du métier, il déclare que la mission de l'épiscopat, plus que jamais, est périlleuse et commande de difficiles devoirs. « *Pour être prêtre*, disait l'évêque d'Orléans, *il faut être né grand ou le devenir.* » Combien cela est-il plus vrai, quand il s'agit d'être évêque ! Vous rappelez-vous cette page sublime des *Études historiques* où Châteaubriand dit quelle était la vie d'un évêque au cinquième siècle ? Retranchez en quelques lignes : et elle sera encore vraie aujourd'hui. A quelle préoccupation restera-t-il étranger, le pontife placé par Dieu à la

TABLES

I

TABLE DES ARTICLES RELATIFS A LA Bibliographie catholique, A L'OEUVRE DES BONS LIVRES ET A DES SUJETS GÉNÉRAUX.

- Bulletin bibliographique : janvier, 71 ; — février, 164 ; — mars, 249 ; — avril, 341 ; — mai, 429 ; — juin, 508.
- Chronique : janvier, 78 ; — février, 172 ; — mars, 258 ; — avril, 346 ; — mai, 435 ; — juin, 516.
- Correspondance littéraire de l'étranger : Allemagne, 346 ; — Angleterre, 78 ; — Italie, 172 et 258.
- Institut de France : Discours de Mgr Perraud, reçu membre de l'Académie française, 435 ; — Réponse de M. Camille Rousset, directeur de l'Académie française au discours de Monseigneur Perraud, 516.
- Livres nouveaux : janvier, 89 ; — février, 179 ; — mars, 265 ; — avril, 337 ; — mai, 453 ; — juin, 528.
- Ouvrages condamnés par la sacrée Congrégation de l'Index, pendant l'année 1882, 185.
- Revue des recueils périodiques : du 20 décembre au 20 janvier, 93 ; — du 20 janvier au 20 février, 181 ; — du 20 février au 20 mars, 270 ; — du 20 mars au 20 avril, 358 ; — du 20 avril au 20 mai, 454 ; — du 20 mai au 20 juin, 530.
-

II

TABLE ALPHABÉTIQUE DES OUVRAGES EXAMINÉS.

On conçoit sans peine que le classement des livres tel que nous le donnons dans la table suivante ne saurait être absolu, c'est-à-dire qu'un ouvrage peut souvent convenir à plusieurs classes de lecteurs. Par la classification que nous employons, nous voulons surtout caractériser les ouvrages, et nous croyons qu'il serait difficile d'en donner une plus rigoureuse ; mais on conçoit, par exemple, qu'un livre de piété ou d'instruction religieuse conviendra à beaucoup de lecteurs à la fois.

Explication des signes employés dans cette table, et qui précèdent les titres des ouvrages.

N° 1. Indique les ouvrages qui conviennent aux ENFANTS.

2. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'une INSTRUCTION

ORDINAIRE, telles que les artisans et les habitants des campagnes.

- les ouvrages qui conviennent AUX JEUNES GENS et AUX JEUNES PERSONNES. — Le titre de l'ouvrage indique souvent qu'un livre convient plus particulièrement à un jeune homme ou à une jeune personne.
- 4. — les ouvrages qui conviennent aux personnes d'un AGE MUR, aux PÈRES et aux MÈRES de famille, à ceux qui sont chargés de l'éducation des autres.
- 5. — les ouvrages qui conviennent AUX PERSONNES INSTRUITES, qui aiment les lectures graves et solides.
- 6. — les ouvrages de CONTROVERSE, de DISCUSSION RELIGIEUSE OU PHILOSOPHIQUE.
- *. — les ouvrages d'INSTRUCTION RELIGIEUSE, ASCÉTIQUES et de PIÉTÉ.
- †. — les ouvrages qui conviennent particulièrement AUX ECCLÉSIASTIQUES.
- A. — les ouvrages qui conviennent à TOUS LES LECTEURS.
- Y. — les livres absolument MAUVAIS.
- M. — les ouvrages MÉDIOCRES, même dans leur spécialité.

R. *Placée après un chiffre*, cette lettre, qui n'est qu'un signe de prudence, indique que, pour la classe de lecteurs spécifiée par le chiffre ou par les chiffres précédents, l'ouvrage en question, quoique bon ou indifférent en lui-même, ne peut cependant, à raison de quelques passages, être conseillé ou permis qu'avec *réserve*.

Y. *Placée après un chiffre*, cette lettre indique un livre *dangereux* pour le plus grand nombre de lecteurs de la *classe spécifiée*, et qui ne peut être lu que par *quelques-uns*, et pour des raisons *exceptionnelles*.

NOTA.— Un petit trait (—) placé entre deux chiffres indique que l'ouvrage classé par ces chiffres convient aussi à toutes les classes intermédiaires; ainsi, 1-6 veut dire que l'ouvrage convient aux lecteurs des classes 1 à 6, soit 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

A

- 4. 6. Age (l') de la pierre et l'homme primitif, par l'abbé *Hamard*, 457.
- 3. 4. Ambitieuse (l'), par Michel *Auvray*, 508.
- 4. A mi-côte, par Jean *Vaudon*, 273.
- R. Amour (l') sous la Terreur, par M. de *Lescure*, 508.
- 4. Angéla ou l'Alsace enchaînée, poème épique en dix chants, par le docteur Ernest *Magnan*, 341.
- 4. Annales de Pamiers, par M. J. de *Lahondès*, 71.
- A. Année (l') liturgique, par le R. P. dom Prosper *Guéranger*: le temps après la Pentecôte, 97.
- 4. Années (mes) d'esclavage et de liberté, par Frédéric *Douglas*, 254.
- 5. Annuaire de l'économie politique et de la statistique, par MM. *Guillamin*, *Joseph Garnier*, *Maurice Block*. — 1882, par M. *Maurice Block*, 487.
- †. Annus apostolicus continens conciones. I. Toto adventu. — II. Tempore quadragesimæ. — III. Omnibus et singulis totius anni diebus dominicis. — IV. De sanctis, — prædicabiles, auctore R. P. Fr. *Zacharia Laselwe*, 277.

- A. Architecture (l') des nids, dénichage, oiseaux sédentaires, par *Lescuyer*, 495.
- Y. Alenaïde, storia di una imperatrice Bizantina, par F. *Gregorovius*, 185.
- A. Atlas manuel de géographie moderne, contenant cinquante cartes imprimées en couleur. 1^{re} et 2^e livraisons, 164.
- 2. 3. Aventures et embuscades, histoire d'une colonisation au Brésil, par M. G. de la *Landelle*, 341.

B

- 3. 4. Ballades anglaises et écossaises, traduites et annotées par Emm. de *Saint-Albin*, 341.
- 3. Bêtes (les) en robe de chambre, par le marquis G. de *Cherville*, 125.
- Y. Bossue, par Yveling *Rambaud* (Frédéric Gilbert), 164.
- Y. Bouche (la) de madame X..., par Adolphe *Belot*, 249.
- 3. Britannicus et Athalie de Racine, avec études générales et analyses des pièces, par Fréd. *Godefroy*, 165.
- 4. 5. Bugeaud (le maréchal), d'après sa correspondance intime et des documents inédits, par le comte d'*Ideville*, 216.

C

- 2. 3. Cahiers (les) du capitaine Coignet (1799-1845), publiés par Lorédan *Larchey*, d'après le manuscrit original, avec gravures et autographe facsimilé, 168.
- Y. Carmagnol, par Ch. *Joliet*, 250.
- 5. R. Cartulaire de Bourg-en-Bresse, par Joseph *Brossard*, 402.
- 3. Causeries familières sur la nature et les sciences, par E. *Muller*, 509.
- 3. Charles XII de Voltaire, édition annotée par Fréd. *Godefroy*, 165.
- 2. 3. Château à vendre, par M. Alfred de *Courcy*, 73.
- 2. 3. Chemins (les) de la vie, par M. *Maryan*, 72.
- 3. Chez les autres, par M. *Maryan*, 429.
- 2. 3. Chroniques (les) de l'histoire de France, légendes carlovingiennes, par Adrien de *Barral*, 342.
- 2. 3. Chroniques et légendes de la Vendée militaire. Les aventures du bonhomme Quatorze, par Adolphe de *Brem*, 250.
- 3. Cid (le) et Horace de Corneille, avec études générales et analyse des pièces, par Fréd. *Godefroy*, 165.
- R. 4. Cinquante ans de vie littéraire, par Mary *Lafon*, 5.
- A. Classification des oiseaux de la vallée de la Marne, par *Lescuyer*, 495.
- 3. 4. Coin (un) perdu de la Russie, souvenirs d'artiste, par Arved *Poorten*, dessins de M^{me} *Boehm-Endaourova*, 257.
- A. Comment s'est fondée en Bretagne une institution de charité, par la comtesse E. de *Trémaudan*, 165.
- 3. 4. Commentaires sur plusieurs passages du saint Évangile et des autres livres sacrés, par M. l'abbé *Coulin*, 361.
- 3. 4. Commune (la), le département, l'État. Notions de droit administratif et public, suivies des éléments de l'économie politique, par J. *Pégat*, avocat. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de notions très élémentaires de droit usuel, par B. *Terrat*, avocat, 188.
- †. Conciones de præcipuis festivitatis B.M.V. excerptæ ex opere Annus Apostolicus, 277.

- A. Considérations sur la forme et la coloration des oiseaux, par *Lescuyer*, 495.
- 6. Considérations sur les divers systèmes de psychologie, par *Alphonse Gilardin*, 282.
- Y. Cours d'instruction morale et civique à l'usage des instituteurs et institutrices, par *Georges Dumesnil*, 98.
- 3. 4. Cours de morale et notions d'enseignement civique, par *M. Allow*, 98.
- 3. 4. Crime (le) de *Sylvestre Bonnard*, membre de l'Institut, par *M. Anatole France*, 73.
- R. 4. Criquelette, par *Ludovic Halévy*, 429.
- Y. Critica nella filosofia zoologia del XIX secolo, par *Pierre Siciliani*, 186.
- A. Curé (un) de campagne au XIX^e siècle : Vie du vénérable *Jean-Baptiste Vianney*, curé d'Ars, par *M^{me} Émilien Desmousseaux de Gioré*, 104.
- R. 4. Curiosités (les) de la science, avec 16 gravures sur bois tirées hors texte, par *L. de Beaumont*, 125.

D

- R. Deci, delà, par *Édouard Marsand*, 510.
- 5. 6. De magisterio divino erga mentem humanam in ordine naturali, par *Henri Delatte*, 8.
- 3. De monde en monde, par *Eugène Muller*, 509.
- A. Démonstration de la religion et méthode de retour à Dieu, par le *P. Chartier*, 465.
- R. 4. De Paris au Thibet, notes de voyages, par *Francis Garnier*, 385.
- 3. 4. Dernières (les) années de la très sainte Vierge, par *M. l'abbé Perdrau*, 389.
- 5. 6. †. De vita deiformi, prælectiones dogmatico-scholasticæ in schola theologica superiore Parisiensi habitæ, 191.
- 5. Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, d'après les textes et les monuments, contenant l'explication des termes qui se rapportent aux mœurs, aux institutions, etc. Ouvrage rédigé par une société d'écrivains spéciaux, d'archéologues et de professeurs, sous la direction de *MM. Ch. Daremberg* et *Edm. Saglio*, avec 3,000 fig. d'après l'antique, VIII^e fasc., 166.
- 4. Dieu, patrie, liberté, par *Jules Simon*, 194.
- A. Dîme (la), la corvée et le jong, par *Charles Buet*, 12.
- Y. Drames (les) de la Bourse, par *Pierre Zaccone*, 250.
- 3. Drames (les) de l'argent, par *Raoul de Naverly*, 509.

E

- Y. Ecclésiaste (l') traduit de l'hébreu avec une étude sur l'âge et le caractère du livre, 186.
- 4. M. École (l') menaisienne. Lamennais, par *Mgr Ricard*, 366.
- 4. Écriture et prononciation du latin savant et du latin populaire, avec appendice sur le chant des frères Arvaies, par *Georges Édouard*, 278.
- 4. Église (l') et l'État, par le *P. Marin de Boylesve*, 18.
- R. 5. Éléments d'économie politique, par *Émile de Laveleye*, 105.
- 3. 4. Éléments de morale, précédés de notions élémentaires de psychologie, par *Henry Joly*, 98.
- Y. Éléments d'instruction morale et civique, par *Gabriel Compayré*, 185.

- A. Élèves des Jésuites. Souvenirs des collèges de la Compagnie de Jésus en France, par le P. *Didierjean*, 466.
2. 3. Enfants (les) d'Ernée, par *Jean de Kerlys*, 169.
- M. Envers et contre tout, par *André Gérard*, 342.
2. 3. Ermite (l') de Lorette, par *Gondry du Jardinot*, 430.
- R. 4. Espagne (l'), impressions et souvenirs, 1880 et 1881, par *A. Eschenauer*, 374.
6. Essai de métaphysique positive, par *M. Domet de Vorges*, 282.
5. 6. Essai sur la poésie philosophique en Grèce, Xénophane, Parménide, Empédocle, par *Guillaume Bréton*, 473.
- R. 4. 5. Essai sur la vie et sur les œuvres de Lucien, par *Maurice Croiset*, 288.
- R. 4. Essais sur la littérature anglaise, par *Émile Montégut*, 376.
- R. 4. État (l') enseignant et l'École libre, ouvrage suivi d'une conversation entre un médecin et un philosophe, par *J.-M. Guardia*, 383.
4. Étude historique sur les impôts indirects chez les Romains jusqu'aux invasions barbares, d'après les documents littéraires et épigraphiques, par *M. R. Cagnat*, 300.
- R. 4. 5. Études algériennes. — L'Algérie politique et économique. A travers la province d'Oran. Lettres sur l'insurrection dans le Sud oranais, par *Ardouin du Mazet*, avec une préface de *M. Ludovic Drapeyron*, 198.
- R. 4. 5. Études littéraires sur les classiques français, par *Gustave Merlet*, 108, 205.
- A. Évangile (le saint), ou la vie de N.-S. Jésus-Christ selon les quatre Évangélistes, harmonisée en un seul récit, avec notes explicatives, par *P. M. Labatut*, 250.
4. 5. Exploration du Sahara. Les deux missions du lieutenant-colonel Flatters, par le lieutenant-colonel *V. Derrécagaix*, 198.
4. Explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie, par *M. N. Cagnat*, 300.
4. 5. Exposition du dogme catholique. Gouvernement de Jésus-Christ. Conférences, par le P. *Monsabré*, 115.

F

3. Fables de la Fontaine (Livre VII), édition annotée par *Fréd. Godefroy*, 165.
4. 5. Femmes (les) de la Bible dans l'Ancien Testament, par le docteur *Hermann Zchokke*, 296.
3. Femmes (les) savantes et le Bourgeois gentilhomme de Molière, avec étude générale et analyse des pièces, par *Fréd. Godefroy*, 165.
- R. Fiancée (la) de Gilbert, par *Emma d'Ervin*, 431.
2. 3. Fille (la) du professeur, par *G. de Beugny d'Hagerue*, 74.
- M. Fleurs de pensée, poésie intime, par *F.-M. Adolphe Aulagnier*, 510.
3. Flora chez les nains, par *A. de Lamothe*, 343.
3. 4. Fougères, par *M. Clément Drouault*, 343.
- A. France (la) ecclésiastique, almanach du clergé pour l'an de grâce 1883, 431.
2. 3. Françoise de Sauvigny, et autres histoires, par madame *Félix Clément*, 251.
4. 5. Frédéric II et Marie-Thérèse, d'après des documents nouveaux, par le duc *de Broglie*, 13.

G

- 4. Grands (les) siècles et les grands hommes, coup d'œil sur l'histoire du monde, par le P. Marin *de Boylesve*, 18.
- R. 6. Genèse (la), traduction d'après l'hébreu, avec distinction des éléments constitutifs du texte, suivie d'un Essai de restitution des livres primitifs dont s'est servi le dernier rédacteur, par François *Lenormant*, 479.
- 2. 3. Gros (le) lot, par madame *de Stolz*, 76.
- 4. Guide pratique de l'instituteur, par R. *Horner*, 189.

H

- 4. Hérité (l') royale et les constitutions françaises depuis 1789, par Henri *Lemoine*, 401.
- 2. Héritier (l') de Kerguignon, par mademoiselle *Fleuriot*, 344.
- R. 4. Héroïsme (l') militaire, par Étienne *Charavay*, 74.
- A. 0. Héronnière (la) d'Écurey et le héron gris, par *Lescuyer*, 495.
- M. Histoire abrégée de la musique et des musiciens, depuis les origines jusqu'à nos jours, par mademoiselle *Laure Collin*, 20.
- 4. 5. Histoire de Charles VII, par M. *de Fresne de Beaucourt*, 24.
- A. Histoire de l'Église en 12 tableaux, par l'abbé L. *Fauvin*, 431.
- R. Histoire de madame du Barry, d'après ses papiers personnels et les documents des archives publiques, par Charles *Vatel*, 118.
- 4. Histoire de S. E. Mgr le cardinal Gousset, archevêque de Reims, par Mgr *Fèvre*, 483.
- 4. Histoire de mademoiselle Le Gras (Louise de Marillac), 391.
- 4. Histoire de sainte Thérèse d'après les Bollandistes, et ses divers historiens, 394.
- 4. 5. Histoire d'un vieux château de France, monographie du château de Montataire, par le baron *de Condé*, 209.
- 4. Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident, par A. *Ébert*, traduit de l'allemand par le docteur Joseph Aymeric et le docteur James Condamin, 74.
- 4. Histoire grecque d'Ernest *Curtius*, traduite de l'allemand sous la direction de A. Bouché-Leclercq, 300.
- Y. Histoire (une) sans nom, par M. *Barbey d'Aurevilly*, 75.

I

- 4-6. Idée (l') de Dieu, son origine et son rôle dans la morale, par M. l'abbé *Pasty*, 210.
- Y. Inassouvie (l'), roman intime, par Antoine *Albalat*, 76.
- A. Introduction à l'étude des oiseaux, 495.
- 4. R. Instinct (de l') et de l'intelligence, par Félix *Hément*, 125.
- 4. 5. Institutions (les) politiques des Romains ou exposé historique des règles de la constitution et de l'administration romaine depuis la fondation de Rome jusqu'au règne de Justinien, par J.-B. *Mispoulet*, 300.

- Y. Instruction (l') civique à l'école, par Paul Bert, 185.
Y. Instruction morale et civique, par Jules Steeg, 186.
Y. Instruction morale et civique des jeunes filles, par madame Henry Gréville, 186.
Y. Isoline et la fleur serpent, par Judith Gautier, illustrations de A. Constantin de Rigancey, 251.

J

- Y. Jean Bernard, par George de Peyrebrune, 511.
*. Joies et douleurs de l'âme exilée ou paraphrase sous forme de prières, des psaumes les plus usités, par l'auteur de « *Allons au ciel* », 167.
M. Jolette (pour l'amour d'elle), par Mary-Cecil Hay, traduit de l'anglais par Francis Beaudrier, 252.
4. Juifs (les) nos maîtres ! documents et développements nouveaux sur la question juive, par l'abbé E.-A. Chabauty, 398.

L

2. 3. Lait (le) de chèvre, par madame Bourdon, 431.
A. Langage et chant des oiseaux, par Lescuyer, 495.
M. Larmes et sourires, poésies, par Froissart, 510.
2. 3. Légende (la) du sud-ouest de l'Agenais sous les derniers Mérovingiens et sous Charlemagne, par Léopold Dardy, 512.
3. Lizardière (la), par M. Henri de Bornier, 167.
A. Londres, scènes et croquis d'après nature, par Guy de Laforest, 512.
Y. Long des rues (le), par Léon Chapron, 345.
3. Lurons (les) de la Gance, par Aimé Giron, 513.

M

4. 5. Maître (le comte Joséph de), avec des documents inédits, par Amédée de Margerie, 362.
R. 4. Manieurs (les) d'argent, par Oscar de Vallée, études historiques et morales, 1720-1882, 253.
3. Mannel chrétien d'enseignement civique, par l'abbé V. Huquenot, 189.
3. 4. Manuel d'histoire de l'art, par A. Destremeau, 513.
A. Mannel (le) de Paul Bert, ses erreurs et ses falsifications historiques suivi d'un examen de la morale laïque de M. Jules Ferry, par Ch. Bellet, 189.
3. 4. Manuels (les) d'éducation civique et morale et la condamnation de l'Index, par le P. Joseph Burnichon, 345.
Y. Marc-Aurèle et la fin du monde antique, par Ernest Renan, 186.
4. Mariage (le) d'Edith, par Yves des Forges, 513.
M. Y. Mariage (le) en poste, par Paul Perret, 252.
4. 5. Marivaux, sa vie et ses œuvres, d'après de nouveaux documents, par Gustave Larroumet, 407.
R. Marthe de Thiennes, par Forsan, 432.
M. Méha, par M. G. Bouilleau, 254.
4. Mélanges philologiques et religieux, écriture sainte, moralités classiques, pensées et réflexions diverses, par C.-H. Gros, 306.

4. 5. Mémoires, documents et écrits divers, laissés par le prince de Metternich, chancelier de cour et d'État, publiés par son fils le prince Richard de Metternich, classés et réunis par M. A. de *Klinkowstram*, 129.
- Y. Ménages parisiens, par Alain *Bauquenne*, 432.
4. Méthodes (les) de guerre actuelles et vers la fin du XIX^e siècle, par le colonel *Pierron*, 31.
- Y. Mille dei più originali e concettosi canti popolari, par Nicolas *Coscia*, 185.
2. 3. Millionnaire (le) et le balayeur des rues, par W. *Herchenbach*, traduit par A. Simons, 169.
- A. Miracle et savants, l'objection scientifique contre le miracle, par J. de *Bonniot*, 132.
2. 3. Mission (la) de Marguerite, par M. *du Campfranc*, 255.
3. 4. Molière, la critique idéale et catholique, par M. Auguste *Charaux*, 135.
- Y. Morale (la) dans l'éducation, par madame *Coignet*, 98.
4. R. Moraliste (un). Études et pensées d'Ernest *Bersot*, précédées d'une notice biographique par Edmond Schérer, avec une photographie de M. *Bersot*, 219.
3. 4. Mouette (la), par Fernan *Caballero*, traduit de l'espagnol par don Teotimo, 169.

N

4. 5. Normands (les) en Italie, depuis les premières invasions jusqu'à l'avènement de saint Grégoire VII (859-862, 1016-1073), par O. *Delarc*, 309.
4. Notice historique sur l'école Massillon, ancien hôtel Fieubet, par M. Paul *Lallemand*, 41.
- A. Nouveaux souvenirs entomologiques, études sur l'instinct et les mœurs des insectes, par J.-H. *Fabre*, 486.
- R. 4. Nouvelles études critiques sur l'histoire de la littérature française, par Ferdinand *Brunetière*, 315.
4. 5. Nouvelles recherches sur l'entrée de Spagne, chanson de geste franco-italienne, par Antoine *Thomas*, 255.

O

4. 5. Œuvre (l') du quatrième jour de la création selon la Bible et la science, par l'abbé J. *Lefebvre*, 137.
4. R. Œuvres choisies de don Francisco de Quevedo. Histoire de don Pablo de Ségovie (Elgrand Tracano), traduite de l'espagnol par A. *Germond de Lavigne*, 256.
4. 5. Œuvres de La Bruyère, notice biographique, 44.
- R. 5. Œuvres de Leconte de Lisle : poèmes barbares, 410.
4. 5. Œuvres pastorales de Mgr *Foulon*, archevêque de Besançon, 419.
4. 5. Œuvres pastorales de Mgr *Guibert*, cardinal-archevêque de Paris, 46.
4. 5. Œuvres pastorales et oratoires de Mgr *Perraud*, évêque d'Autun, membre de l'Académie française, 492.
- A. Oiseaux de passage et tendues, par *Lescuyer*, 495.
- A. Oiseaux (les) dans les harmonies de la nature, par *Lescuyer*, 495.
- R. 4. Oncle (l') de Danielle, par André *Mouëzy*, 433.

3. 4. Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, de Bossuet. Édition annotée par Fréd. *Godefroy*, 165.
3. 4. *. Origine et effets admirables de la croix ou médaille de Saint-Benoît, par l'abbé *Janvier*, 433.
- R. 6. Origines (les), le problème de la connaissance, le problème cosmologique, le problème anthropologique, l'origine de la morale et de la religion, par E. de *Pressensé*, 282.

P

4. 5. Paris à travers les âges, aspects successifs des monuments et quartiers historiques de Paris depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours fidèlement restitués d'après les documents authentiques, par M. H. *Hoffbauer*, 423.
- Y. Patriotisme (le) à l'école, par *Jourdy*, 140.
2. 3. Peintre (le) à la violette, par mademoiselle A.-T. *Karr*, 253.
4. Pensées sur l'éducation des enfants, par J. *Locke*. Traduction de Coste, revue, abrégée, annotée, et précédée d'une introduction par Louis *Fochier*, 251.
- Y. Pervertis! par Ernest *Daudet*, 76.
4. †. Petit (le) directeur des catéchismes, par M. l'abbé R. *Turcan*, 514.
- Y. Pie VII et les Jésuites, d'après des documents inédits, par J.-L. *Chaillot*, 185.
4. Poésie (la) alexandrine sous les trois premiers Ptolémées (324-222 av. J.-C.), par Auguste *Couat*, 56.
4. Pouillé historique de l'archevêché de Rennes, par l'abbé *Guillot* de *Courson*, 54.
4. 5. Pratique (la) de l'enseignement chrétien d'après les vrais principes, faisant suite à la Pratique de l'éducation chrétienne, ouvrage dédié aux maisons d'éducation et aux familles chrétiennes, par le P. A. *Monfal*, 223.
- A. Précis d'histoire universelle de la religion, par Ch. *Bannache*, 515.
- Y. Préhistorique (le), antiquité de l'homme, par Gabriel de *Mortillet*, 64 fig. dans le texte, 142.
3. Premiers éléments d'algèbre, par M. l'abbé *Campion*, 170.
4. Principes (les) de la morale, par le P. Marin de *Boylesve*, 18.
- R. 4. Procès (le) des Borgia, considéré au point de vue de l'histoire naturelle et sociale, par M. le comte de *Maricourt*, 324.
- Y. Prolégomènes à la psychogénie moderne, traduit de l'italien par A. *Herzen*, 186.
- Y. Psicogenia moderna, par P. *Siciliani*, 186.

Q

2. 3. Quand il pleut, par Paul *Cétières*, 77.
- M. Question sociale (la), par Émile *Chevalet*, 327.
- Y. Questioni (dolle) sociali, par Térrence *Mamiani*, 186.
- A. Quiberon, souvenirs du Morbihan, par Alfred *Nettement*, 170.

R

1. 2. Raoul et Marguerite, par J. de Vildière, 77.
4. Recherches sur Changé-lès-Laval, par Louis-Marie-François *Guiller*, 146.
4. Recueil de chants religieux latins (2^e série), publiés avec l'approbation de Mgr l'évêque de Dijon, par M. l'abbé *Richard*, 328.
2. 3. Rêve et réveil, par M. *du Campfranc*, 286.
- A. Révolution (la) (1789-1882), par Charles *d'Héricault*. Appendices par Emm. de Saint-Albin, Victor Pierre et Arthur Loth, 227.
- Y. Révolution (la) des Pays-Bas au XVI^e siècle (fondation de la République des Provinces-Unies), par John Lothrop *Mottley*, traduit de l'anglais par Gustave Jottrand et Albert Lacroix, 62.
- O. Ridicules (les) du temps, par *Barbey d'Aurevilly*, 515.
- M. Rimes, par Auguste *Fraisse*, 510.
- Y. Riproduzione di un discorso recitato da Monsignor Genuardi Vescovo di Arcireale con Note dedicate all' Illustrissimo e Reverendissimo Monsig. Guarino Arcivescovo di Messina, 186.
4. Romantisme (le) des classiques, par Émile *Deschanel*, 153.
- A. Rome et la Papauté, par M. Auguste *Nicolas*, 231.

S

4. 5. R. Sahara (le) algérien, les déserts de l'Erg, par V. *Largeau*, 198.
4. Saint-Sernin-du-Bois et son dernier prieur J.-B.-A. de Salignac-Fénelon, par l'abbé *Sebille*, 150.
- R. 4. Salle (la) des ancêtres, portraits civils et militaires, par le marquis de *Belleval*, 425.
- A. Savoyardes (les), par Ch. *Buet*, 516.
4. *Secrets (les) des Bourbons, par Charles *Nauroy*, 257.
4. 5. Seigneurs (les) de Marly, par Adrien *Maquet*, 236.
4. 5. Sixte-Quint, d'après des correspondances diplomatiques inédites, tirées des archives d'État du Vatican, de Simncas, de Venise, de Paris, de Vienne et de Florence, par M. le baron de *Hubner*, 332.
- Y. Socialismo, darwinismo, e sociologia moderna, par P. *Siciliani*, 186.
4. Y. Sonnets des vieux maîtres français, 238.
4. Souvenirs d'un vieux critique, par Armand de *Pontmartin*, 153.
4. Souvenirs (mes), petites études, par Théodore de *Banville*, 156.
4. Souveraineté (la) nationale ou l'esprit moderne en face de la tradition. par Th. *Hamon*, 344.
- Y. Spirite et chrétien, par Alex. *Bellemare*, 257.
3. 4. Splendeurs (les) de l'astronomie, ou Il y a d'autres mondes que le nôtre; La lune, par M. l'abbé L.-M. *Pioger*, 66.
- Y. Studi filosofici sociali, par J.-B. *Borelli*, 185.
- Y. Sul rinnovamento della filosofia positiva in Italia, par Pierre *Siciliani*, 186.
5. Synopsis Historiæ ecclesiasticæ, par le P. Henri *Vasco*, S. J., 516.

T

4. Talleyrand, prêtre et évêque, par A. *Marcade*, 517.
- Y. Teorie sociali e socialismo, par P. *Siciliani*, 186.

3. 4. Terre (la) de glace, Féroë, Islande, les Geysers, le mont Hékla, par Jules *Leclercq*, 335.
- A. Terre-Sainte (la) et le pèlerinage de pénitence en 1882. Impressions et souvenirs, par l'abbé V. *Mourot*, 499.
- M. T. F., par Jean de *Kerlys*, 171.
3. 4. Théâtre choisi de Racine, comprenant : Andromaque, les Plaideurs, Britannicus, Iphigénie, Esther, Athalie, accompagnés d'un commentaire suivi; avec des extraits de la Thébaïde, Alexandre, Bérénice, Bajazet, Mithridate, Phèdre, avec notes, analyses, appréciations et questionnaires, par le P. A. *Sengler*, 70.
2. 3. Tom Brown à Oxford, par l'auteur de Tom Brown, scènes de la vie de collège en Angleterre. Ouvrage imité de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur, par J. *Girardin*, 171.
3. 4. Touriste (un) en Laponie, le soleil de minuit, Karasjok, les Lapons, le Fjeld, avec trois cartes, par A. *Kæchlin-Schwartz*, 335.
4. R. Tout feu, tout flamme, par *Quatrelles*, 257.
3. 4. Tout par l'électricité, par Georges *Dary*, 244.
- A. Tour (le) du monde en 240 jours, par Ernest *Michel*, 499.
3. Traité de l'éducation des filles, de Fénelon, précédé d'une étude sur la pédagogie et les principaux éducateurs, suivi d'une analyse critique du livre II de l'Émile de J.-J. Rousseau, par Fréd. *Godefroy*, 165.
3. 5. Traité élémentaire du microscope, par Eug. *Trutat*. Première partie : le microscope et son emploi, 246.
0. 0. Trésor de Kermerel (le), par mademoiselle *Guerrier de Haupt*, 517.
4. Trois discours sur les vertus, l'amour et l'œuvre de sainte Thérèse, par Mgr Charles *Gay*, 394.
- R. 4. Trois énigmes historiques (la Saint-Barthélemy, l'affaire des poisons, le Masque de fer), par Jules *Loiseleur*, 159.

V

4. 5. Vie (la) agricole sous l'ancien régime en Picardie et en Artois, par le baron A. *de Galonne*, 247.
2. 3. Vol de Colombes, par Étienne *Marcel*, 518.
- R. 5. Voyage en Arabie, par lady Anne *Blunt*, 501.
- Y. Vie de Martin Luther, 185.
- A. Vie de saint Joseph, par le R. P. *Champeau*, 162.

W

4. Walter Scott illustré : les Puritains d'Écosse. Traduction de M. P. *Leroux*; dessins par MM. Gosselin, Hauffmann, D. Maillard, Rellicer, Pranishnikoff et Scott, 171.
- R. 4. Washington, libérateur de l'Amérique, suivi de la Révolution américaine et Washington (documents et éclaircissements), par Joseph *Fabre*, 518.
-

III

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

A

- Albalat* (Antoine) : L'Inassouvie, 76.
Allou (M.) : Cours de morale et notions d'enseignement civique, 98.
Aulagnier (F.-M.-Adolphe) : Fleurs de pensée, poésies intimes, 510.
Auvray (Michel) : L'Ambitieuse, 508.

B

- Bannache* (Ch.) : Précis d'histoire naturelle de la religion, 515.
Banville (Théodore de) : Mes souvenirs, 156.
Barbey d'Aurevilly (M.) : Les ridicules du temps, 515 ; — Une histoire sans nom, 75.
Barral (Adrien de) : Les chroniques de l'histoire de France, 342.
Bauquenne (Alain) : Ménages parisiens, 432.
Beaucourt (Du Fresne de) : Histoire de Charles VII, 24.
Beaumont (L. de) : Les curiosités de la science, 125.
Bellemare (Alex.) : Spirite et chrétien, 257.
Bellet (Ch.) : Le manuel de Paul Bert, 189.
Belleval (marquis de) : La salle des ancêtres, 425.
Belot (Adolphe) : La bouche de madame X..., 249.
Bersot (Ernest) : Un moraliste, 219.
Bert (Paul) : L'instruction civique à l'école, 185.
Beugny d'Hagerue (G. de) : La fille du professeur, 74.
Blunt (lady Anne). Voyage en Arabie, 501.
Bonniot (J. de) : Miracle et savants, 132.
Borelli (J.-B.) : Studi filosofici sociali, 185.

- Bornier* (Henri de) : La Lizardière, 167.
Bourdon (madame) : Le lait de chèvre, 431.
Boutelleau (M. G.) : Méha, 254.
Boylesve (P.-D. Marin de) : Les grands siècles et les grands hommes. L'Église et l'État. Les principes de la morale, 18.
Brem (Adolphe de) : Chronique et légendes de la Vendée militaire, 250.
Bréton (Guillaume) : Essai sur la poésie philosophique en Grèce, 473.
Broglié (duc de) : Frédéric II et Marie-Thérèse, 13.
Brossard (Joseph) : Cartulaire de Bourg-en-Bresse.
Brown (Tom) : Tom Brown à Oxford, 171.
Brunetière (Ferdinand) : Nouvelles études critiques sur l'histoire de la littérature française, 315.
Buet (Charles) : La dime, la corvée et le jong, 12 ; — Les Savoyardes, 516.
Burnichon (Joseph) : Les manuels d'éducation civique et morale et la condamnation de l'Index, 345.

C

- Caballero* (Fernan) : La Mouette, 169.
Cagnat (M. R.) : Étude historique sur les impôts indirects chez les Romains, 300 ; — Explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie, 300.
Chartier (le P.). Démonstration de la religion et méthode de retour à Dieu, 465.
Calonne (baron A. de) : La vie agricole, 247.
Campfranc (M. du) : Rêve et réveil,

256 ; — La mission de Marguerite, 255.
Célières (Paul) : Quand il pleut, 77.
Chabauty (abbé E.-A.) : Les Juifs, nos maîtres ! 398.
Chaillot (J.-L.) : Pie VII et les Jésuites, d'après des documents inédits, 185.
Champeau (R. P.) : Vie de saint Joseph, 162.
Champion (abbé) : Premiers éléments d'algèbre, 170.
Chapron (Léon) : Le long des rues, 345.
Charaux (Augustin) : Molière, 135.
Charavay (Étienne) : L'héroïsme militaire, 74.
Cherville (marquise de) : Les bêtes en robe de chambre, 125.
Chevalet (Émile) : La question sociale, 327.
Coignet (madame) : La morale dans l'éducation, 98.
Collin (Laure) : Histoire abrégée de la musique et des musiciens, 20.
Compayré (Gabriel) : Éléments d'instruction morale et physique, 185.
Condé (baron de) : Historique d'un vieux château de France, 209.
Coscia (Nicolas) : Mille dei più originali e concettosi canti popolari, 185.
Couat (Auguste) : La poésie alexandrine sous les trois premiers Ptolémées, 56.
Coulin (abbé) : Commentaires sur plusieurs passages du saint Évangile et des autres livres sacrés, 361.
Courcy (Alfred) : Château à vendre, 73.
Courson (abbé Guillotin de) : Pouillé historique de l'archevêché de Rennes, 54.
Croiset (Maurice) : Essai sur la vie et les œuvres de Lucien, 288.
Curtius (Ernest) : Histoire grecque, 300.

D

Dardy (Léopold) : La légende du sud-ouest de l'Agenais sous les derniers Mérovingiens et sous Charlemagne, 512.
Daremberg (Ch.) : Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, 166.

Dary (Georges) : Tout par l'électricité, 244.
Daudet (Ernest) : Pervertis ! 76.
Delarc (O.) : Les Normands en Italie, 309.
Delatre (Henri) : De magisterio divino erga mentem humanam in ordine naturali, 8.
Derrécaigaix (V.) : Exploration du Sahara, 198.
Deschanel (Émile) : Le romantisme des classiques, 153.
Destremeau (A.) : Manuel d'histoire de l'art, 513.
Didierjean (le P.) : Élèves des Jésuites. Souvenirs des collèges de la Compagnie de Jésus en France, 466.
Douglas (Frédéric) : Mes années d'esclavage et de liberté, 254.
Drouault (Clément) : Fougères, 343.
Dumesnil (Georges) : Cours d'instruction morale et civique, 98.

E

Ébert (A.) : Histoire générale de la littérature du moyen âge en Occident, 74.
Edon (Georges) : Écriture et prononciation du latin savant et du latin populaire, 278.
Erwin (Emma d') : La fiancée de Gilbert, 431.
Eschenauer (A.) : L'Espagne, 374.

F

Fabre (J.-H.) : Nouveaux souvenirs entomologiques, études sur l'instinct et les mœurs des insectes, 486.
Fabre (Joseph) : Washington, libérateur de l'Amérique, suivi de la Révolution américaine et Washington (documents et éclaircissements), 518.
Fauvin (abbé L.) : Histoire de l'Église en 12 tableaux, 431.
Félix (madame) : Françoise de Sauvigny, 251.
Fèvre (Mgr) : Histoire de S. E. Mgr le cardinal Gousset, archevêque de Reims, 483.
Fleuriot (mademoiselle) : L'héritier de Kerguignon, 344.
Forges (Yves des) : Le mariage d'Edith, 513.
Forsan : Marthe de Thiennes, 432.
Foulon (Mgr) : Œuvres pastorales, 419.

Fournier (Édouard) : Paris à travers les âges, 423.

Fraisse (Auguste) : Rimes, 510.

France (Anatole) : Le crime de Silvestre Bonnard, membre de l'Institut, 73.

Froissart : Larmes et sourires, poésies, 510.

G

Garnier (Francis) : De Paris au Thibet, 385.

Gautier (Judith) : Isoline et la fleur serpent, 251.

Gay (Charles) : Trois discours sur les vertus, l'amour et l'œuvre de sainte Thérèse, 394.

Gérard (André) : Envers et contre tout, 342.

Germond (A.) : Œuvres choisies de don Francesco de Quevedo, 256.

Gilardin (Alphonse) : Considérations sur les divers systèmes de psychologie, 282.

Giron (Aimé) : Les lurons de la Gance, 513.

Givré (madame Émilien Desmousseaux de) : Un curé de campagne au XIX^e siècle, 104.

Godefroy (Fréd.) : Charles XII de Voltaire; Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, de Bossuet; Traité de l'éducation des filles, de Fénelon; les Femmes savantes et le Bourgeois gentilhomme, de Molière; le Cid et Horace, de Corneille; Britannicus et Athalie, de Racine; Livre VII des fables de la Fontaine, 165.

Gregorovius (F.) : Athenaide, storia di una imperatrice Bizantina, 185; — Nelle puglie, 185.

Gréville (madame Henry) : Instruction morale et civique des jeunes filles, 186.

Gros (C.-H.) : Mélanges philologiques et religieux, 306.

Guardia (J.-M.) : L'État enseignant et l'école libre, 383.

Guéranger (R. P. dom Prosper) : L'année liturgique, 97.

Guibert (Mgr) : Œuvres pastorales, 46.

Guillaumin (M.) : Annuaire de l'économie politique et de la statistique, 187

Guiller (Louis-Marie-François) : Recherches sur Changé-lès-Laval, 146.

H

Halévy (Ludovic) : Criquelette, 429.

Hamard (l'abbé) : L'âge de la pierre et l'homme primitif, 457.

Hamon (Ch.) : La souveraineté nationale, 344.

Haupt (M^{lle} Guerrier de) : Le trésor de Kermerel, 517.

Hay (Mary-Cecil) : Jolette, 252.

Hément (Félix) : De l'instinct et de l'intelligence, 125.

Herchenbach (W.) : Le millionnaire et le balayeur des rues, 169.

Héricault (Charles d') : La Révolution, 227.

Herzen (A.) : Prologomènes à la psychogénie moderne, trad. de l'italien, 186.

Horner (R.) : Guide pratique de l'instituteur, 189.

Hubner (baron de) : Sixte-Quint, 332.

Huguenot (abbé V.) : Manuel chrétien d'enseignement civique, 189.

I

Ideville (comte d') : Le maréchal Bugeaud, 216.

J

Janvier (l'abbé) : Origine et effets admirables de la croix ou médaille de Saint-Benoît, 433.

Jardinet (Gondry du) : L'Ermitte de Lorette, 430.

Joliet (Ch.) : Carmagnol, 250.

Joly (Henri) : Éléments de morale, 98.

Jourdy : Le patriotisme à l'école, 140.

K

Karr (A.-T.) : Le peintre à la violette, 253.

Kerlys (Jean de) : T. F., 174; — Les enfants d'Ernée, 169.

Klinkowstrøm (A. de) : Mémoires, documents et écrits du prince de Metternich, classés et réunis, 129.

Kœchlin-Schwartz (A.) : Un touriste en Laponie, 335.

L

Labatut (P.-M.) : Le saint Évangile 250.

La Bruyère : Œuvres (de), 44.
Lafon (Mary) : Cinquante ans de vie littéraire, 5.
Laforest (Guy de) : Londres, scènes et croquis d'après nature, 512.
Lahondès (J. de) : Annales de Pamiers, 71.
Lallemand (Paul) : Notice historique sur l'école Massillon, 41.
Lamothe (A. de) : Flora chez les nains, 343.
Landelle (M. G. de la) : Aventures et embuscades, 341.
Larchey (Lorédan) : Les cahiers du capitaine Coignet, 168.
Largeau (V.) : Le Sahara algérien, 198.
Larroumet (Gustave) : Marivaux, sa vie et ses œuvres, 407.
Laselve (Zacharie-Fr.) : Annus apostolicus, 277.
Laveleye (Émile de) : Éléments d'économie politique, 105.
Leclercq (Jules) : La terre de glace, 335.
Lefebvre (abbé J.) : L'œuvre du quatrième jour de la création selon la Bible et la science, 137.
Lemoine (Henri) : L'hérédité royale et les constitutions françaises depuis 1789, 401.
Lenormant (François) : La Genèse, traduction d'après l'hébreu avec distinction des éléments constitutifs du texte, 479.
Leroux (M.-P.) : Walter Scott illustré (*les puritains d'Écosse*), 171.
Lescure (de) : L'amour sous la Terreur, 508.
Lescuyer : Les oiseaux dans les harmonies de la nature, 495; L'architecture des nids, dénichage, oiseaux sédentaires, 495; Oiseaux de passage et tendues, 495; Langage et chant des oiseaux, 495; La héronnière d'Écury et le héron gris, 495; Introduction à l'étude des oiseaux, 495; Classification des oiseaux de la vallée de la Marne, 495; Considérations sur la forme et la coloration des oiseaux, 495.
Locke (J.) : Pensées sur l'éducation des enfants, 251.
Loiseleur (Jules) : Trois énigmes historiques, 159.
Lothrop Mottley (John) : La révolution des Pays-Bas au XVI^e siècle, 62.

M

Magnant (Ernest) : Angéla ou l'Alsace enchaînée, 341.
Mamiani (Terenzio) : Delle questioni Sociali e particolarmente dei Proletari e del Capitale, 186.
Mansard (Édouard) : Deci, delà, 510.
Maquet (Adrien) : Les seigneurs de Marly, 236.
Marcade (A.) : Talleyrand, prêtre et évêque, 517.
Marcel (Étienne) : Vol de Colombes, 518.
Margerie (Amédée de) : Le comte Joseph de Maistre, 362.
Maricourt (M. le comte de) : Le procès des Borgia, 321.
Maryan (madame) : Les chemins de la vie, 72; — Chez les autres, 429.
Mazet (Ardouin) : Études algériennes, 198.
Merlet (Gustave) : Études littéraires sur les classiques français, 108, 205.
Metternich (prince de) : Mémoires, documents et écrits divers, 129.
Michel (Ernest) : Le tour du monde en 240 jours, 499.
Mispoulet (J.-B.) : Les institutions politiques des Romains, 300.
Monfat (P.-A.) : La pratique de l'enseignement chrétien, 223.
Monsabré (T. R. P.) : Exposition du dogme catholique. Gouvernement de Jésus-Christ, 115.
Montégut (Émile) : Essais sur la littérature anglaise, 376.
Mortillet (Gabriel) : Le préhistorique, 142.
Mouzey (André) : L'oncle de Danielle, 433.
Mouroit (V.) : La Terre-Sainte et le pèlerinage de pénitence en 1882. Impressions et souvenirs, 497.
Muller (E.) : Causeries familières sur la nature et les sciences, 509.
Muller (Eugène) : De monde en monde, 509.

N

Nauroy (Charles) : Les secrets des Bourbons, 257.
Navery (Raoul de) : Les drames de l'argent, 509.
Nettement (Alfred) : Quiberon, 170.

Nicolas (Auguste) : Rome et la Papauté, 231.

P

- Pasty* (abbé) : L'idée de Dieu, 210.
Perdrau (abbé) : Les dernières années de la T. S. Vierge, 389.
Perraud (Mgr, évêque d'Autun) : OEuvres pastorales et oratoires, 492.
Perret (Paul) : Le mariage en poste, 252.
Peyrebrune (George de) : Jean Bernard, 511.
Pierron (colonel) : Les méthodes de guerre actuelles, 31.
Pioger (abbé L.-M.) : Les splendeurs de l'astronomie, 66.
Pontmartin (Armand de) : Souvenirs d'un vieux critique, 153.
Poorten (Arved) : Un coin perdu de la Russie, 257.
Pressensé (E. de) : Les origines, 282.

Q

- Quatrelles* : Tout feu, tout flamme, 257.
Quevedo (François de) : OEuvres choisies, 256.

R

- Rambaud* (Yveling) : Bossue, 164.
Regnier (Ad.) : Les grands écrivains de la France. La Bruyère, 44.
Renan (Ernest) : Marc-Aurèle et la fin du monde antique, 186.
Ricard (Mgr) : L'école menaisienne. Lamennais, 366.

S

- Saint-Albin* (Emm. de) : Ballades anglaises et écossaises, 341.
Seville (abbé) : Saint-Sernin-du-Bois et son dernier prieur J.-B.-A. de Salignac-Fénelon, 150.
Sengler (P.-R.) : Théâtre choisi de J. Racine, 70.
Siciliani (Pietro) : Sul rinnovamento della filosofia positiva in Italia, 186 ; — La critica nella filosofia zoologica dei XIX secolo, dialoghi, 186 ; — Socialismo, darwinismo, e sociologia

moderna, seconda edizione accresciuta d'un nuovo lavoro : Le questioni contemporanee, 186 ; — Prolégomènes à la psychogénie moderne, traduit de l'italien par A. Herzen, 186 ; — Teori sociali e socialismo, Conversazione epistolare con Bonelli, 186 ; — Della psicogenia moderna in servizio degli studi biologici, storici e sociali. Terza edizione ampliata con ritratto dell'autore e prefazione di Jules Soury, 186.

- Simon* (Jules) : Dieu, patrie, liberté ; 194.
Steeg (Jules) : Instruction morale et civique. L'homme, le citoyen, à l'usage de l'enseignement primaire, 186.
Stolz (de) : Le gros lot, 76.

T

- Thomas* (Antoine) : Nouvelles recherches sur l'entrée de Espagne, 255.
Trémaudan (comtesse de) : Comment s'est fondée en Bretagne une institution de charité, 165.
Trutat (Eug.) : Traité élémentaire du microscope, 246.
Turcan (l'abbé R.) : Le petit directeur des catéchismes, 514.

V

- Vallée* (Oscar de) : Les manieurs d'argent, 253.
Vasco (R. P. Henri) : Synopsis Historiæ ecclesiasticæ, 516.
Vatel (Charles) : Histoire de madame du Barry, 118.
Vaudon (Jean) : A mi-côte, 273.
Vildière (J. de) : Raoul et Marguerite, 77.
Vorges (Donnet de) : Essai de métaphysique positive, 282.

Z

- Zaccone* (Pierre) : Les drames de la Bourse, 250.
Zchokke (Dr Herman) : Les femmes de la Bible dans l'Ancien Testament, 296.